

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

**Sommaire** :—FEUILLETON, Prudy, Souvenirs d'Amérique.—CRITIQUE, Les Anglais dans l'Inde, IV.—Statistiques de la Nouvelle France.—Tableau Météorologique de Juin, soumis à la Société des Amis.—Faits Divers.—Histoire de la Semaine.

## FEUILLETON.

**Prudy.**

*Homo homini lupus.*  
(HOMMES.)

Par un beau matin du printemps dernier, je m'étais réuni à la foule qui se pressait sur la jetée du Havre pour regarder entrer au port le paquebot de neuf cents tonneaux, la VILLE-DE-LYON, l'un des plus grands de la ligne des États-Unis. Tandis que je m'amusaiss de la mine grotesque des passagers groupés sur la dunette du navire, les uns en bonnets fourrés avec de grosses houpelandes, les autres en vestes et coiffes de chapeaux qui se ressemblaient plus ou moins des mésaventures de la traversée, je vis une casquette s'agiter en l'air et une main me saluer de loin en signe de reconnaissance. Au premier coup d'œil je reconnus à mon tour un jeune peintre autrefois mon camarade d'atelier chez Hersent, et que j'avais perdu de vue depuis longtemps. Enchanté de le revoir, j'allai l'attendre au débarcadère ; Léon Duval, comme il se nommait, m'embrassa en sautant à terre, prit mon bras, et nous descendîmes ensemble le quai, vers l'hôtel de l'Amirauté, où j'étais logé.

—Tu vas dîner avec moi, lui dis-je ; puis, comme je suppose que tu n'as pas ici d'affaires urgentes, tu me donneras deux ou trois jours que nous emploierons à dessiner sur la côte, et nous retournerons ensuite gaiement ensemble à Paris.

—C'est ce qui te trompe, répondit Léon, je suis fort pressé, et qui mieux est, ce n'est pas d'aller à Paris ; attends-moi là un quart d'heure, je te rejoins.

Léon me quitta pour monter aux bureaux de la compagnie des paquebots transatlantiques de l'Union. Quand il en fut revenu, nous nous promenâmes le reste de la journée le long des bassins, moi le questionnant sans relâche sur la vie aventureuse qu'il avait menée, et lui m'en racontant les détails avec la grâce spirituelle que je lui connaissais. C'était un fort aimable garçon, doué d'une imagination très-vive, d'un cœur aimant et loyal. Son instruction, et son talent d'artiste, qui était remarquable, n'auraient sans doute conduit de bonne heure à de brillants succès, si ces qualités n'eussent été neutralisées par une absence complète d'ambition, un peu de paresse et un besoin insatiable d'indépendance. Autrefois, une curiosité inquiète, dévorante, le tourmentait et le poussait sans cesse à changer de place ; il avait eu du reste le temps de la satisfaire, car depuis sept ans il n'avait cessé de voyager.

Cependant je trouvai Léon préoccupé et un peu triste ; lorsque je lui rappelai son in-

tarissable gaieté et les malins tours qu'il nous jouait à l'atelier, il sourit avec mélancolie :

—C'était le bon temps, me dit-il ; aujourd'hui je suis vieux, on ne rit plus à notre âge.

—Sans doute, nous sommes maintenant réfléchis et graves, et puisque te voilà revenu dans d'aussi sérieuses dispositions, j'espère que tu vas te mettre à travailler. Il faut que tu nous donnes au prochain Salon quelque tableau de trente pieds qui te fasse tout de suite une belle et grosse réputation.

Léon secoua la tête.

—Je ne pense guère à la réputation, mon cher ; je n'en ai ni besoin ni envie. Tel que tu me vois, j'arrive pour repartir ; en te quittant tout à l'heure, j'ai été arrêter mon passage sur le *François Ier*, qui met à la voile demain matin pour New-York ; j'ai donné ordre qu'on transbordât mon bagage.

—Ah ça ! es-tu fou ? lui dis-je stupéfait ; à ton âge, avec ton talent, quitter encore la France ! . . . N'as-tu pas assez roulé comme cela ? . . . Où trouveras-tu mieux qu'ici la fortune et la considération qui entourent un artiste distingué ?

—Tout cela n'a point d'attraits pour moi ; je ne suis point ambitieux ; une vie obscure et satisfaite me suffit ; quant à la fortune, mes besoins sont restreints, et ce que je possède suffit au-delà. Que veux-tu, j'ai la manie de vouloir être heureux !

—Tu comptes donc l'être davantage là-bas ?

—Je l'espère, du moins.

—Il y a là-dessous quelque affaire de cœur, n'est-il pas vrai ? Voyons, confesse-toi.

—Je ne te le cacherai pas, j'aime éperdument et sans remède ; si j'ai fait une sottise en ma vie, c'est d'être revenu ici, j'ai eu le loisir de m'en convaincre en route.

C'est donc pour prendre femme que tu retournes aux États-Unis ? . . .

—Non, elle est mariée.

—J'entends : une intrigue ! Prends garde à l'amende et aux coups de bâton.

—Et donc ! elle est pure comme le ciel ! s'écria Léon avec indignation en me montrant l'azur sans tache qui se déployait sur nos têtes.

—Diable ! alors je ne comprends plus.

—Ne m'en demande pas davantage ; je serais peut-être moi-même embarrassé de t'expliquer tout cela ; donne-moi plutôt des nouvelles d'Étienne de M. . . , notre ancien camarade. J'avais lié correspondance avec lui, mais depuis longtemps je n'en ai pas entendu parler.

—Il est mort d'une chute de cheval, il y a sept ou huit mois.

—Mon Dieu, quel malheur ! Eh bien ! il n'y avait guère que lui à qui je fusse profondément attaché dans ce pays-ci. Je n'ai plus d'autres parents que ma vieille tante, et elle se passe fort bien de moi. Tu le vois, Dieu me renvoie en Amérique, puisqu'il rompt mes derniers liens avec la France.

—Reste, tu en contracteras de nouveaux.

—Impossible ! . . . mon cœur bondit d'im-

patience ! Ce pavé me brûle les pieds : vois-tu, c'est ma destinée qui m'entraîne, il est inutile de lutter avec elle ; je retrancherai volontiers de mon existence ces odieux vingt jours qu'il va falloir passer en mer. . . . Oh ! des ailes ! que les oiseaux sont heureux. . . . Dis-moi, le *François Ier* est-il bon navigateur ?

—Excellent ; mais dans la disposition où tu es, tu trouveras sans doute que ce n'est qu'un mauvais sabot ; allons, viens dîner ; nous irons ensuite au théâtre ; fais-moi le plaisir d'être aujourd'hui de ton pays ; demain, tu redeviendras Yankee tout à ton aise.

—Hélas ! mon bon ami, répondit Léon en se laissant conduire.

*La patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée.*

Le lendemain matin j'accompagnai Léon à bord de son paquebot ; au moment où le navire avançait lentement dans le dernier bassin sous l'effort du remorqueur, il descendit dans la cabine où sa valise était déjà installée, il l'ouvrit et en tira une liasse de papiers.

—Tu sais, me dit-il, que non content de barbouiller avec le pinceau, je griffonne encore avec la plume ; j'ai écrit, en revenant, cette relation de mon dernier voyage ; je la destinai à ce pauvre Étienne ; puisqu'il est mort, je te prie d'accepter cet héritage d'un ami que tu ne verras probablement plus. Lis-la jusqu'au bout, si tu en as le courage ; tu sauras alors pourquoi je suis revenu et pourquoi je repars. Si d'ici à un an tu n'as pas de nouvelles de moi, fais de cet écrit ce que tu voudras. . . . Adieu !

Léon m'embrassa, et, comme le paquebot dépassait la jetée, je le quittai pour sauter dans une barque qui me ramena à terre. Je restai longtemps immobile à regarder s'éloigner ce navire étranger qui m'emportait un ami. Léon quittait sans un regret cette France après laquelle soupirent tous ses enfants exilés ! Je ne pus voir sans un vague sentiment d'envie le sourire paisible et confiant qui éclairait son visage jusqu'au dernier moment. . . . Il était donc bien sûr de ce bonheur qu'il allait chercher. Puisse-t-il l'avoir trouvé !

Rentré chez moi j'ouvris le paquet que Léon m'avait laissé ; ce récit décousu et inégal me parut cependant empreint d'un caractère de réalité assez marqué pour intéresser ; le lecteur en jugera. C'est celui que nous mettons sous ses yeux.

A ÉTIENNE DE M. . .

Voici deux ans bientôt, mon cher Étienne, que je ne t'ai donné de mes nouvelles, et tu me crois sans doute englouti par l'Océan, dévoré par les sauvages, mort enfin ou quelque chose d'approchant ; rassure-toi. Quoiqu'il ne s'en soit guère fallu que de l'épaisseur d'un cheveu, trois ou quatre fois, que tu n'aies deviné juste, me voilà pourtant encore sauf et ingambe. Tu ne te doutes pas, toi dont l'existence tourne mollement dans le cercle éblouissant du monde parisien, quelles vicissitudes imprévues, périlleuses, invraisemblables attendent celui qui s'est engagé dans la carrière des voyages, à travers cette fabuleuse Amérique où les peuples sont la plupart aussi incultes et aussi rebelles à la civilisa-

tion que la nature primitive qui les entoure.

Depuis ma dernière lettre, datée de Mexico, j'ai eu, mon ami, des aventures à défrayer six mois de feuilletons ; j'ai fait des découvertes de contrées inédites, de cités fossiles à bouleverser toutes les notions géographiques et archéologiques consacrées par les Académies d'Europe. J'ai déterré parmi les nopals les fragments de la mystérieuse Palenqué, et j'ai erré par les llanos du Texas sur la trace des Astèques, ces antiques conquérans du plateau du Mexique. J'ai déjeuné avec les chefs de la société de bandits qui exploitent la grande route de la Vera-Cruz, affaire assez lucrative dont les commanditaires sont les maîtres des diligences, et dans laquelle les postillons entrent comme actionnaires avec d'autant plus de sûreté qu'ils contribuent eux-mêmes par leur zèle au succès de l'entreprise. J'ai navigué avec des négriers, et supputé avec eux la valeur de leur cargaison et le déficit qu'opéraient la fièvre, l'asphyxie et le désespoir. Que dirais-tu, toi, l'homme superlativement de bonne compagnie, s'il t'avait fallu, pour te désennuyer, distiller la sueur fleur de galanterie avec de prétendues cantatrices italiennes de Marseille, qui chantent Bellini en provençal, ou jaser littérature avec des commis-marchands de la rue des Lombards, qui citent Valé comme nous citons Lamartine, et font assaut de calembours dans six langues différentes ? Tu le vois, mon joli gant-jaune, il y a loin de ta société parfumée à la mienne, et en me lisant, tu te demandes déjà sans doute avec inquiétude si un pareil monde n'a pas un peu déteint sur moi, et jusqu'à quel point je serai bon à voir à mon prochain retour à Paris.

Sois tranquille, mon bon Etienne, la philosophie est une armure dont l'aïeul ne se ternit jamais, et l'âme du poète ou de l'artiste est un foyer où se consomment toutes les impuretés. Ma devise est le mot du Dante : *GUARDA E PASSA*. Je chemine paisiblement à travers cette fange humaine, et je contemple sans effroi et sans colère les assemblages variés de ridicules et de vices, les plaies et les difformités sociales que les chances des voyageurs jettent sous mes yeux. J'aime, certes, fort à fuir si je me laissais entraîner à te redire les mille et une rencontres imprévues, les épisodes terribles ou burlesques dont s'est chamarrée la trame de mon existence vagabonde depuis que nous nous sommes quittés. Je réserve ces souvenirs pour nos bonnes soirées d'hiver, lorsqu'au coin du feu, enfoncé dans un moelleux Voltaire, grâce au Havane savoureux dont je te réserve une caisse choisie, tu consentiras à prêter l'oreille à mes divagations. Toi, du moins, tu ne liras de me croire quand je raconte, et tu aimes trop le thé et les cigares pour t'endormir en m'écoutant. Aussi n'est-ce qu'en manière de prospectus que je t'envoie ceci au fond de ton Auvergne, où te retienent probablement le soin du bonheur de tes fermières et l'occupation de tripler tes capitaux. Pendant ce temps-là j'ai gaspillé ma jeunesse et mes facultés en les jetant à tous vents. Que veut-tu ? Il y a ici-bas deux sortes d'individus ; ceux qui amassent, et ceux qui dépensent ; je ne serai jamais des premiers !

Je suis pour l'heure à bord d'un paquebot américain qui me ramène au Havre ; il pleut ; je m'ennuie ; j'ai déjà fait la caricature de tous les passagers ; d'ailleurs j'ai l'humeur triste et noire ; mon cœur déborde et je le soulage en t'écrivant. A toi donc ce récit, Etienne, et ne t'en prends qu'au mauvais

temps qu'il fait si, au lieu d'une épître, je t'assomme d'un volume.

A peine échappé au terrible *VOMITO NEGRO* qui décimait la Havane, je résolu, en septembre dernier, dès que je pus me tenir sur mes jambes, de fuir cette ville pestiférée. Son air brûlant, son sable de feu me dévoraient les poumons ; ses murailles blanches, éblouissantes, me fatiguaient la vue. J'avais horreur de l'éternel ciel bleu et de cette inaltérable verdure où les saisons ne viennent jamais reposer les regards par la variété de leurs aspects. Je me sentais possédé d'une soif ardente, d'un désir inextinguible des cieux voilés du Nord. Je ne rêvais que feuilles mortes tourbillonnant sous le vent d'automne ; j'aspirais en imagination les brises fraîches, les senteurs pénétrantes qui traversent les tilleuls et les saules ; je m'égarais sous les voûtes humides des forêts septentrionales. Ce besoin du froid, après six années écoulées sous le soleil des tropiques, était devenu une idée fixe si pressante, si passionnée, que je serais mort de nostalgie plus sûrement que de la fièvre jaune, si je ne m'étais embarqué sur-le-champ. Je pris le premier bâtiment venu partant pour New-York ; c'était un trois mâts de deux cents tonneaux, neuf et solidement construit, appelé *THE YOUNG-SALLY*, sans doute du nom de quelque fille de l'armateur.

Quand j'arrivai à bord, le navire mettait à la voile. Je fis, pour commencer, l'inspection de ma nouvelle demeure, où, suivant toute apparence, je devais séjourner environ dix à douze jours, durée ordinaire des traversées de la Havane à New-York. Ces deux villes étaient séparées l'une de l'autre par une distance de quatre cents lieues. Je trouvai l'eménagement peu commode ; la dunette était remplacée par ce qu'on appelle en marine un *ROUFLÉ*, c'est-à-dire une grande boîte en charpente bâtie sur l'arrière du navire, fermée aux deux extrémités par des portes, et n'ayant de chaque côté, au lieu des cabanes dont chaque passager fait sa chambre à coucher, que six couchettes superposées abritées uniquement par de petits rideaux de calicot ; une grande table fixée au mât d'artimon qui se dresse au milieu de la salle laisse sur les côtés d'étroits passages aux allans et venans. Tu conçois combien une pareille disposition est gênante. La vie intime y est tellement à découvert, que des hommes seuls peuvent les accepter, et pour un temps fort limité. Il y avait cependant au-dessous, à l'entrepont, une chambre assez vaste, contenant six ou huit lits, dont l'habitation eût été beaucoup plus avantageuse que celle du rouflé, si la chaleur suffoquante et l'odeur du sucre fermenté qui s'exhalait des profondeurs de la cale n'en eussent rendu le séjour fort désagréable. Le personnel des passagers étant peu nombreux, on s'était borné à faire de cette région inférieure une espèce de capharnaüm où l'on entassait les bagages, les malles et les caisses de vin et de vivres.

Quand je descendis dans cette chambre pour y transporter mes effets, elle ne me parut habitée que par un seul être vivant, un magnifique perroquet gris, au collier écarlate, dont on avait accroché la cage au mât d'artimon. L'oiseau était polyglotte, et par suite de son éducation variée, pour charmer l'ennui de la solitude, il commandait l'exercice en français, demandait à boire en anglais, faisait l'amour en espagnol, et jurait comme un damné dans toutes les langues. Par un des sabords de l'arrière, j'aperçus un canot forçant de vitesse pour atteindre le navire, lequel filait rapidement dans le canal du Morro, toutes voiles dehors. Je reconnus

l'embarcation de la douane, qui vient d'ordinaire inspecter les bâtimens marchands à leur sortie ; l'officier, debout dans la barque, faisait vainement signe à l'Américain de suspendre sa marche, et j'entendis les rameurs dire entre eux, en pesant sur les avirons :

— *Este maldito buque anda como un demonio !*

L'officier cherchait inutilement quelqu'un à qui s'adresser ; il m'aperçut par le sabord, et m'enjoignit d'avertir le capitaine de monter sur le pont, lorsque tout à coup, à mes côtés, je vis s'agiter un monceau d'effets et de matelas ; un homme en sortit subitement, qui, m'arrêtant par le bras, me dit en fort bon français :

— N'allez pas, monsieur, je vous en supplie ; si on visite le navire, je suis perdu !

— Et qui êtes-vous donc, monsieur ?

— Vous le saurez plus tard ; mais, pour le moment, laissez faire. J'ai donné six onces d'or au capitaine pour esquiver la visite de la douane, et vous voyez que le canot ne peut nous gagner.

En effet, je m'aperçus que la barque officielle se distançait de plus en plus, jusqu'à ce que, perdant l'espoir de nous rejoindre, elle prit le parti de retourner vers la terre. Peu jaloux d'approfondir une connaissance qui commençait sous des auspices aussi suspects, je montai sur le pont sans dire mot au mystérieux passager, et me mis à examiner les nouveaux compagnons avec qui le sort me condamnait à vivre durant quinze jours.

C'est une étrange exception dans nos lois sociales que cette intimité forcée à laquelle la vie du bord entraîne, sans préparation aucune, un certain nombre de gens dont la position, le caractère, l'éducation sont différens, qui ne se sont jamais vus, et sont destinés souvent à ne jamais se revoir. Ces gens sont obligés de manger, dormir, souffrir ensemble durant un mois ou deux, quelquefois trois, dans un espace de quelques mètres carrés. Il n'est pas de masque qui ne tombe, de secret qui n'échappe, d'individualité qui ne se trahisse à ce contact de tous les momens, au milieu de cette inaction perpétuelle. L'apprentissage est rude pour des délicatesses exagérées et les esprits intolérans, et il faut convenir que rien n'assouplit mieux les aspérités du caractère que ce frottement prolongé où se rencontrent bien des mécomptes et bien des répugnances : la résignation est la vertu principale des navigateurs ; mais aussi combien sont puissantes les attractions qui se développent au milieu des solitudes de l'Océan, sans cesse en présence de l'infini. Combien est active la marche des passions dans cette stagnation de la pensée produite par l'absence de distraction et le défaut d'exercice physique. La situation du passager qui franchit l'Océan est sujette à tant de vicissitudes imprévues, qu'elles brisent bientôt les règles factices imposées par la société et ramènent aux instincts vrais de la nature par le besoin d'appui et de consolation. Huit jours de traversée font mieux connaître un caractère qu'un an de fréquentation dans les villes. Tondres amans lancés tête à tête sur l'Atlantique, soyez ménagers de vos ressources, si vous voulez échapper au désenchantement ! Maris jaloux, épouses inquiètes, ne confiez jamais, sans le surveiller vous-même, votre trésor aux chances d'un long voyage sur mer ! Tout ce qu'ont dit les poètes sur la mobilité des flots, sur l'inconstance des vents, n'est rien en comparaison des variations auxquelles est exposé le thermomètre

du cœur durant le cours de cette captivité volontaire qu'on nomme traversée!

Je reconnus dès le premier coup d'œil qu'une forte dose de philosophie me serait nécessaire pour rendre ma position seulement supportable au milieu de la compagnie bizarrement mélangée que je trouvais sur le pont de la *Jeune-Sally*. Heureusement, elle était peu nombreuse, et ne se composait que de cinq individus. Le premier qui attira mon attention par l'éclat de son plumage fut un gros garçon assez court, aux cheveux d'un blond flasse luisant de pomnade, encastrant un visage rouge, un nez bourgeonné dont il voulait sans doute amortir les tons trop vifs par le voisinage d'un gilet ponceau à ramages. A sa casquette fièrement campée sur l'oreille, à sa cravate débraillée de cachemire vert, et surtout à l'aplomb avec lequel il sifflait à faux un air d'opéra-comique, je le reconnus pour un compatriote faisant partie de l'honorable catégorie des commis-voyageurs. Cette variété de l'espèce humaine est la plus répandue sur la surface du globe, et, ainsi que les hirondelles, je ne suis allé nulle part sans en rencontrer!

A quelques pas de lui, adossé à la cloison du moufle, serré dans les plis d'un épais *sarape* ou manteau mexicain, un créole de la Vera-Cruz grelottait et claquait des dents sous le souffle un peu frais de la brise matinale. Il aspirait de temps en temps à la dérobée une bouffée de l'indispensable cigarette, puis s'encauchonnait bien vite sous son manteau, de crainte d'être paralysé par le froid. Son air frileux semblait être l'objet des remarques malignes d'un autre passager accroupi nonchalamment sur un tas de cordages, et auprès de qui se tenait un garçon de treize à quatorze ans, robuste et trapu, dont le teint oivâtre annonçait une origine africaine.

Ce personnage était vêtu d'une redingote usée, et portait de gros souliers ferrés, avec des bas bleus qui retombaient en anneaux autour de ses jambes grêles. Un bonnet rayé, comme en portent les esclaves qui débarquent d'Afrique, couvrait sa tête chauve et pointue. Ses traits, labourés par la petite vérole, offraient un repoussant mélange d'astuce et de bassesse. Sa taille voûtée, ses longues mains osseuses parsemées de larges plaques de roussure, indiquaient une constitution minée moins par l'âge que par une vie de lutte et d'excès. Pourtant, sous cet habit misérable, je sus par la suite qu'il cachait un portefeuille garni d'effets d'une valeur de plus de trente mille piastres, ou cent cinquante mille francs.

Plus loin, un jeune homme mis avec soin, les mains dans ses poches, gardait une attitude silencieuse. A son air gourmé, je le jugeai Anglais, et un matelot m'apprit qu'en effet c'était un habitant de la Jamaïque qui voyageait pour son plaisir. En le considérant, je m'assurai qu'il était difficile de s'amuser à moins de frais : absorbé dans une intuition profonde, il passait le temps à se polir les ongles, sans même daigner jeter un regard sur l'admirable spectacle étalé sous ses yeux.

Nous avions franchi l'entrée de la rade, et la *Jeune-Sally*, roulant sous l'effort des vagues de la haute mer, s'inclinait gracieusement comme pour saluer la terre qu'elle quittait. L'opulente Havane resplendissait sous les torrents de lumière que lui versait le soleil, semblable aux cités d'or et d'argent dont parlent les rêves de *Mille et une Nuits*. Les sombres tours de ses églises se dressaient au milieu des miraderos étincelants; les aiguilles noires de la forêt de navires pressés contre les quais, se confondaient à l'horizon avec les

panaches ondoyans des palmiers. La formidable Cabana, debout sur un roc aride, déroulait à gauche les replis anguleux de ses bastions rouges où ressortaient par taches noires les gueules des canons. Puis, au fond de la baie, du sein des mangliers, s'élevait, riante, et coquette, la petite église de Régla, avec sa coupole bleue, qui semble un morceau du ciel tombé sur l'eau dormante de la baie.

Séduit par ce magnifique tableau, j'oubliai mes maussades compagnons pour me livrer entièrement à sa contemplation. Le navire avait viré et courait une bordée qui le rapprochait de la terre, ce qui me surprit assez, attendu que le vent était favorable pour faire route. J'en parlai au second du navire, au *mate*, ainsi qu'on l'appelle sur les navires américains. Il me répondit d'une manière évasive; comme au fond cela m'était parfaitement égal, je ne m'en inquiétai plus, et me mis à utiliser mes instans en esquisant une vue de la baie.

Plus de deux heures s'écoulèrent dans cette occupation, et la *Jeune-Sally*, revenue trois fois vers la haute mer, commençait sa quatrième bordée sur la terre. J'entendis alors murmurer derrière moi; le passager au bonnet rayé disait hautement qu'il était absurde de perdre ainsi le temps à se promener devant la baie, et qu'on ferait bien mieux de gagner du chemin, parce que le vent pouvait changer dans la soirée, ce qui serait fort désavantageux tant que nous ne serions pas entrés dans le canal de Floride. J'appréciai intérieurement la justesse de ce reproche, et je résolus de m'éclaircir auprès du capitaine sur la raison de ce retard.

On me dit que le capitaine Johnson était souffrant et couché dans sa cabane. Je m'approchai d'une guérite en charpente située sur le pont auprès du rouffe, où était enfermé cet arbitre de nos destinées. En ouvrant la porte, je faillis être suffoqué par une effroyable odeur de genièvre et de fumée de pipe qui s'en exhala. Je reculai; néanmoins, j'interpella de loin, en me bouchant le nez, l'honorable capitaine, que je voyais pour la première fois, et qui s'offrait à moi sous l'aspect d'une masse colossale et informe amoncelée sur un matelas souillé de gin et de tabac. A mes appels réitérés, il ne répondit que par des grognements sourds et inarticulés : la misérable brute était ivre morte.

Alarmé sur les suites d'une navigation qui s'annonçait sous des auspices aussi fâcheux, je retournai vers le *mate*, et lui fis part de l'état où j'avais laissé le capitaine.

—C'est son mal de dents, me répondit-il gravement; il a toujours une attaque au moment de s'embarquer.

—Mais si nous restons à louvoyer ainsi jusqu'à ce qu'il soit guéri, nous en aurons jusqu'à demain; ne comptez-vous pas appareiller sans attendre son ordre?

Le *mate* ne répondit rien; mais, braquant sa lunette sur un point du rivage qu'il examinait depuis longtemps, il me montra un endroit noir qui s'en détachait, et ajouta laconiquement.

—Nous allons partir dans vingt minutes.

Je vis bien que le *mate* était le roi du bord; force me fut donc de me contenter de cette réponse. Je l'avoue cependant, mon cher Etienne, que, malgré l'insouciance dont je suis profession dans de semblables circonstances, je me sentais pris d'une assez méchante humeur. Un pareil début était peu engageant; je me promenai à grands pas, tâchant de me distraire de la ve-

xation qui me préoccupait malgré moi, et sentant mon cœur se soulever de dégoût, lorsque j'envisageais la société parmi laquelle il me fallait vivre. Mon attention se trouva détournée, cependant, à mesure que le point noir que j'avais vu se détacher de la côte grandissait et devenait plus visible au milieu des flots. Je discernai bientôt une embarcation conduite par quatre rameurs qui luttaient vigoureusement contre les grosses lames de la pleine mer; à l'arrière était assis un petit jeune homme de chétive apparence, et qui semblait être le passager pour qui, je le voyais maintenant, nous avions perdu deux heures d'attente. Le canot ne tarda pas à arriver le long du bord; mais la faiblesse ou la gaucherie du jeune passager étaient telles, que le *mate* fut obligé, pour l'aider à monter, de se baisser en dehors du navire, il le saisit par le corps, l'enleva comme une plume et le déposa sur le pont.

C'était véritablement un gentil garçon, à la mine douce et timide. Il jeta autour de lui un regard embarrassé et l'abaisa aussitôt. Ses joues, que sa brusque ascension avait rendues vermeilles, s'appâtèrent bien vite, et sa figure prit un air d'inquiétude et de souffrance qui m'émut en sa faveur. Il semblait si frêle et si chancelant sur ce terrain incertain, que l'équilibre lui manqua plusieurs fois. Je m'avançai vers lui pour lui offrir mon appui jusqu'à la chambre vers laquelle il se dirigeait comme pour se dérober à nos regards inquisiteurs. Il me remercia avec une sorte de fierté offensée, et s'emparant d'un tabouret, s'assit dans l'ombre de la porte. Il enfonça son chapeau de paille sur ses yeux, baissa sa tête, croisa son gros paletot sur sa poitrine et ne bougea plus. Les voiles furent aussitôt orientées; la *Jeune-Sally*, bondissant gaîment sur la lame, mit le cap au nord-est, favorisée à la fois par une brise ronde et par le grand courant du Gulf-Stream, dont la puissance, bien connue des navigateurs, fait filer trois ou quatre nœuds à l'heure aux navigateurs qui débouquent, même avec vent contraire, par le canal de Bahama.

La grève sablonneuse où s'élevait la Havane ne tarda pas à s'enfoncer et à s'évanouir dans l'éloignement, à mesure que nous voyions se dérouler devant nous les plages accidentées de l'île de Cuba, justement nommée par ses habitans la Grande-Antille. On ne distingua bientôt plus le lieu où gisait la riche cité, que par le point étincelant qu'allumait le soleil en se mirant dans les réflecteurs du phare du Morro, radieux comme une étoile qui se lève. Nous vîmes à droite le *Pan de Matanza* élever progressivement son cône arrondi de dessus les bornes tapissées d'une éternelle végétation. Ce fut alors que le passager inconnu de la chambre d'entrepôt fit son apparition parmi nous. En l'examinant attentivement, je reconnus un homme d'environ quarante ans, d'une belle figure, mais fatiguée par des rides précoces. Sa tournure avait quelque chose d'élégant et en même temps de dégingandé qui sentait le mauvais sujet de bonne compagnie. Il vint droit à moi d'un air riant, sans témoigner le moindre embarras.

—Je vous ai fait une belle peur tout à l'heure, n'est-ce pas? veuillez m'excuser si je ne me suis pas expliqué sur-le-champ; je puis le faire maintenant, nous voilà partis. Vous fumez, n'est-ce pas? Acceptez ce cigare; c'est un véritable *de la Reyno*.

Il me prit familièrement le bras, et, jetant un coup d'œil sardonique sur nos compagnons, il ajouta:

—Tenez, je m'aperçois qu'il n'y a ici réel-

lement que vous et moi de gens bien élevés ; ainsi, si vous m'en croyez, laissons là les grimaces, et faisons tout de suite connaissance.

Forcé dans mes retranchemens, je me résignai de bonne grâce ; au bout d'une demi-heure, la loquacité méridionale de mon compagnon m'avait mis amplement au courant de ses antécédens ; ils étaient peu édifiants. Don Manuel S... était Espagnol d'origine et fils naturel d'un grand personnage. Lancé de bonne heure dans le monde, ses dissipations et de nombreuses aventures rendirent nécessaire son éloignement de Madrid, et il dut à la protection reconnaissante d'une vieille marquise bien en cour sa nomination à la place de receveur des contributions dans la petite ville de Madruga, à Cuba. Là, don Manuel voulut continuer la vie de plaisirs qu'il avait menée en Espagne. Il fréquenta les somptueuses haciendas des colons, ses voisins, chez qui les recommandations qu'il avait apportées et ses allures de bon vivant le firent bien accueillir. Il ne tarda pas à être de toutes les parties ; mais, aux colonies, le jeu est le but principal des réunions à la campagne, où l'on s'ennuie énormément. Don Manuel joua et eut bientôt dévoré ses minces ressources. Sa fortune étant trop inégale vis-à-vis des fortunes colossales de ses rivaux, la vanité, le besoin d'activité lui firent bientôt franchir les limites de la probité, et pour réparer les pertes du monte, il entama les fonds qui lui étaient confiés. Une fois entré dans cette voie, il alla vite. Un mois ne s'était pas écoulé que la caisse des contributions était à sec, et les dettes du joueur montaient au double de ce qu'il avait gaspillé. Cependant l'époque du versement approchait ; le dépositaire infidèle, à bout de ressources, courut chez l'intendant-général de l'île, le comte de Villeneuve, et lui fit part de sa situation désespérée. Celui-ci le reçut fort mal, et le menaça de tout révéler au terrible Tacón, alors gouverneur de l'île, et qui faisait ployer sous sa main de fer les plus hautes têtes de la colonie. Cette dénonciation équivalait à une condamnation aux présides. Don Manuel se voyait déjà le carcan au cou, traînant, rivée à sa cheville, la chaîne pesante des forçats ; aussi, dans sa terreur, il fit en rentrant sa malle, et se tint prêt à fuir. Bien lui en prit, car, dans la nuit, on vint l'avertir que sa maison était cernée par des soldats. Manuel s'échappa par une porte de derrière, se réfugia chez un ami, et profita enfin, pour quitter le pays, du départ d'un navire américain, dont les commandans, pourvu qu'on les paie bien, sont assez connus pour leur indifférence à l'endroit de la moralité.

Ma nouvelle connaissance s'exprimait avec facilité en français, et traitait son aventure avec une légèreté tant soit peu cynique. Il ne tint pas à lui que je ne trouvasse tout simple et même fort plaisant qu'il eût fait sauter la caisse des contributions.

Comme j'ai pour principe, en voyage, qu'il faut hurler avec les loups, je m'abstins de manifester à mon nouveau compagnon la mince opinion qu'une telle confiance m'inspirait de son caractère ; je trouvai même le tour assez piquant, et citai Gil-Blas et le chevalier Des Grieux comme preuve des écarts auxquels une vie aventureuse peut quelquefois entraîner un homme comme il faut. Don Manuel, ravi, me protesta de sa sympathie dans les termes exagérés de l'idiome castillan, qui trompent si bien ceux qui n'y sont pas accoutumés.

À table, nous fîmes connaissance avec le reste des passagers. L'Anglais de la Jamaïque resta glacé et gourmé ; nous le laissâmes de côté. Le commis-voyageur, qui se

nommait Gabriel, j'ai oublié son autre nom, fut en revanche intarissable de bavardage. Il nous régala de la biographie de toutes les actrices des Funambules qui l'avaient honoré de leurs bonnes grâces, et il fit ce qu'il put pour nous faire entendre qu'il s'était élevé jusqu'au rang des favoris auprès des illustrations plus renchérées de nos théâtres secondaires. Comme toujours, Paris fut l'éternel sujet de la conversation ; les vieilles anecdotes, les bons mots usés, les calembours ressassés des petits journaux roulèrent comme grêle. L'espagnol, qui avait passé plusieurs années de sa vie dans la capitale, en parlait en connaisseur raffiné. Il nous en dévoila les mystères connus seulement des adeptes initiés aux dépravations secrètes de la moderne Babylone. Quelques bouteilles de Paxarète et de Madère, tirées d'une caisse qu'un bon chanoine de mes amis avait libéralement ajoutée à mon léger bagage, exaltèrent bientôt par leurs fumées la gaité générale.

Les yeux de don Manuel pétillèrent ; le nez du commis-voyageur devint écarlate ; la langue du Mexicain et celle de l'Anglais se délia. Ce fut au bout d'une heure un charivari général : tout le monde parlait, jurait, chantait à tue-tête. Étourdi par les vapeurs de l'orgie, je me mis à l'ouïsson des autres, et je dois l'avouer à ma honte, j'émis des maximes si effroyablement machiavéliques, et professai des principes si dédaigneux de toutes les lois divines et humaines, que j'obtins un notable succès parmi la société choisie qui m'écoutait. On but à la ronde à la santé des artistes français dont l'esprit cosmopolite se mit promptement au-dessus des préjugés du vulgaire ; on me demanda des chansons et des histoires que j'accordai sans vergogne, flatté que j'étais, dans mon ivresse stupide, de l'encens d'un pareil auditoire.

Le plus original de la bande était certainement l'homme au teint jaune et au bonnet rayé que j'avais aperçu en arrivant, acronpi dans les cordages. D'abord, il écouta d'un air sournois, sans prendre part à la conversation ; mais quand le vin nous eut mis en verve, il se vit plaisant, retourné, attaqué sur tous les points de telle sorte, qu'il s'exécuta de bonne grâce et fit sa confession comme les autres. Maître Tommaso déclara d'abord qu'il était négociant et arrivait d'Afrique. Il pratiquait, disait-il, l'échange des dents d'éléphants avec les peuplades de l'intérieur, et les revendait dans les ports de la côte aux navires européens. Ce demi-aveu était loin de satisfaire des inquisiteurs aussi expérimentés que nous. Tommaso, serré de près, ajouta qu'il mêlait un peu de commerce des esclaves à son trafic des dents d'éléphant, et enfin finit par avouer que sa principale occupation consistait à faire la traite par commission. D'un côté, il entretenait d'intimes relations avec les chefs des tribus africaines qu'il connaissait tous, et de l'autre signalait aux négriers les lieux, les époques des échanges, et les mettait, de plus, en garde contre les surprises des croiseurs.

Une fois en train de jaser, cet aimable courtier de chair humaine ne se fit aucun scrupule de nous initier aux détails de son existence précédente. Semblable aux courlisannas, qui, dès qu'elles jettent le masque, étalent autant de cynisme qu'elles ont affecté de prudence, il nous raconta, en remontant dans sa vie, comment il avait débuté par être cuisinier à Gènes, son pays natal, puis successivement danseur de corde et matelot. C'était un second Guzman d'Alfarache ; il parlait toutes les langues et n'en possédait aucune correctement. Son discours était un compo-

sé d'idiotismes vulgaires et de phrases triviales en anglais, en allemand ou en espagnol. Toutefois, il revenait ordinairement à l'italien ; mais alors son langage devenait si rapide et s'ornait d'ellipses et d'accentuations tellement populaires, qu'il nous était impossible de le comprendre ; nous l'arrêtions : il reprenait alors dans un autre idiôme, et ne tardait point à retomber de nouveau dans son baragouin natal, à peu près comme ces singes qu'on force à marcher sur les jambes de derrière, mais qui saussissent la première occasion de se remettre à quatre pattes.

Dès que les fumées du Paxarète qui obscurcissaient mon cerveau commencèrent à s'évaporer, je sentis le dégoût me monter au cœur, de ces lazzi obscènes, de cette conversation brutalement bouffonne ; je prétextai le besoin d'air, et j'eussai sur le pont. La nuit qui tombait effaçait les rougeurs du couchant, et une brise odorante apportait les derniers parfums de la terre invisible. Ma poitrine se dilata à ce souffle éthéré ; j'exposai mon front à sa fraîcheur pour le purifier des sordides émanations de l'orgie.

— Dans quelle caverne suis-je donc tombé ! me dis-je intérieurement.

Un léger soupir, parti à peu de distance, sembla sympathiser avec ma pensée. Je me retournai, et reconnus le jeune passager qui s'était embarqué le dernier. Je n'avais pas remarqué son absence à table ; il était là immobile sur son tabouret, appuyé contre le bordage, un bras passé dans les haubans pour se garantir du roulis. Nos rires et notre entretien avaient dû atteindre son oreille ; mais, heureusement pour lui, son attention semblait distraite par une profonde rêverie, et ses regards errans parmi les nuages de l'horizon indiquaient un esprit détaché de tout ce qui l'environnait.

Touché de cette apparence de tristesse chez un si jeune homme, car il paraissait à peine avoir quatorze ou quinze ans, je l'attribuai à la souffrance du mal de mer. Je lui demandai avec intérêt s'il n'avait rien mangé, et sur sa réponse négative, je l'exhortai à vaincre sa répugnance et à prendre quelque nourriture. Le jeune garçon ne me répondit que par monosyllabes ; puis, fatigué sans doute de mon insistance, il m'exprima avec une nuance de hauteur que toute tentative d'entretien lui serait importune. Pour mieux se faire comprendre, il changea d'attitude et me tourna sans façon le dos. Je m'éloignai, passablement chequé de ce défaut de politesse. J'en accusai la rusticité américaine, et tout en allumant mon cigare à l'avant du bâtiment, je dis au matelot d'un ton un peu rogue :

— Quel est donc ce petit bonhomme qui a l'air si shy ?

Ce mot shy, dont nous n'avons pas d'équivalent, exprime merveilleusement cette timidité mêlée d'orgueil, de mauvaise honte et de sauvagerie qui caractérise la race britannique.

— C'est le plus jeune fils d'un ministre quaker, me répondit négligemment le marin, tout en dévorant un gros quartier de pain et de bœuf salé ; il était commis à la Havane dans une maison de commerce de tabac, pour y apprendre la fabrique et la valeur de cette denrée. Maintenant il va rejoindre ses parens à Philadelphie, voilà tout.

— Il parait bien jeune pour avoir déjà terminé son éducation commerciale.

— Oh ! chez nous on commence de bonne heure et on apprend vite. Vous verrez à New-York des garçons de douze ans qui tiennent boutique, et il n'y a pas de danger qu'ils se laissent attraper.

Ce sont plutôt eux, n'est-ce pas, qui attrapent les chalandes ? Nous connaissons la

vieille maxime : *Be honest if you can, but make money.* Je ne m'étonne plus si vous autres Américains vous faites des marchands aussi consommés.

— L'utile, voilà notre but, reprit le mate, la vie est courte : pour faire fortune, on ne saurait commencer trop tôt, car la part de l'erreur et des mécomptes est bien grande, et malgré cela, le pain nous vient lorsque nous n'avons plus de dents pour le manger.

Il disait vrai, ce rûle matelot. Nous autres les privilégiés de la pensée et de l'éducation, nous gaspillons la plus belle, la plus féconde part de notre existence en rêves stériles, en poursuites infructueuses ! Les arts, les sciences, les voyages, les études ardentes, les préférences passionnées absorbent souvent, sans résultat notre jeunesse ; nous amassons des trésors de sensations et de connaissances, et nous ne savons si nous en jouirons demain ! Nous ouvrons à l'intelligence des carrières infinies, où elle s'épuise à courir vers un but insaisissable, et nous oublions d'asseoir notre bien-être matériel sur une base régulière et solide. Nous négligeons les moyens d'acquérir de l'or, ce sésame des félicités terrestres, et nous arrivons usés à une vieillesse gênée, souvent à une pauvreté infirme. L'étroit cerveau qui creuse son obscur sillon et y recueille, à coup sûr, le soir, la moisson qu'il a semée le matin, n'est-il pas préférable à ces aspirations brillantes, mais souvent chimériques, qu'excite un prurit d'ambition insatiable, *Make money !* Faites de l'argent ! C'est la pensée d'un grand peuple, d'un peuple qui est né homme fait. Nous autres, avec notre orgueil d'antique civilisation, nos raffinements de luxe, d'art et de littérature, peut-être sommes-nous sur une voie de décadence, peut-être faussons-nous les vues de la providence en surexcitant la dose d'intelligence qu'elle donne à chacun. Moi-même, puisque je devais naître sans fortune et sans génie, n'aurais-je pas mieux fait de me résigner à vivre derrière un comptoir ?

Comme tu penses, mon cher Étienne, ces réflexions et beaucoup d'autres ne furent pas formulées à haute voix. Tandis qu'elles se pressaient en foule dans mon cerveau refroidi, je restais accoudé sur le bordage, les yeux fixés sur la nappe obscure des flots. Les rires et les chansons, éclatant en bruyantes fanfares dans la chambre, m'arrivaient de loin. Un amer dégoût survenait dans mon âme à mesure que l'excitation factice de mes sens s'éteignait. Tout à coup la bande joyeuse se précipita sur le pont, don Manuel en tête ; ces messieurs me cherchaient en m'appelant d'une voix animée. L'Américain rêveur attira l'attention de l'Espagnol, qui se mit à le plaisanter. On fit cercle autour du jeune taciturne, et j'entendis qu'il était question de le faire boire. Un des convives parut tenant un verre plein de Madère, et Manuel se mit en devoir de le faire avaler à l'enfant, de gré ou de force.

Le jeune Américain refusa d'abord et voulut se lever ; on l'arrêta, on le fit rasseoir. Il parut alors prendre son parti de bonne grâce et prit le verre, mais au lieu d'en boire le contenu, il hésita, puis le lança tout à coup à la mer.

Une exclamation générale suivit cette action ; Manuel jurm ses grands dieux que le Yankee n'en serait pas quitte ainsi. Une seconde coupé fut apportée, et je m'approchai, curieux de connaître cette fois le résultat.

Le petit jeune homme promena un regard calme et méprisant sur les visages enluminés qui l'entouraient, puis il baissa la tête et dit d'un ton résolu.

— Je ne boirai pas.

— Par mon patron saint Thomas ! s'écria le Génois, qui paraissait complètement ivre, nous n'en aurons pas le démenti. Il ne sera pas dit qu'un gringalet de cette espèce fera la loi à bord.

Il posa sa longue main sèche sur le front de l'adolescent et lui renversa la tête de force en arrière, tandis qu'il approchait le verre de ses lèvres. L'Américain poussa un cri d'angoisse ; je fus indigné de cette brutalité.

— Laissez donc cet enfant, dis-je à Tommaso ; pour quoi le violenter !

Bah ! reprit-il, il ne sait pas ce qu'il refuse. Une gorgée de ce vin le guérira du mal de mer pour huit jours.

— Laissez-le, vous dis-je, c'est pousser la plaisanterie trop loin.

Pour toute réponse, le verre heurta les dents de l'enfant. Révolté de tant de grossièreté, je saisis le Génois par les épaules, et, lui faisant faire une brusque pirouette, je l'envoyai rouler sur le pont.

Les rires changèrent alors d'objet : le malencontreux Tommaso fut accablé de quolibets. Il se releva blême de rage en me lançant un regard haineux, et, par un mouvement instinctif, porta la main à la poche de sa veste. J'avais trop longtemps vécu au Mexique pour ne pas comprendre la portée de ce geste, reculant de deux pas, je m'emparai du tabouret, tout prêt, à la moindre démonstration agressive, à le briser sur le crâne de mon adversaire.

Don Manuel se jeta entre nous deux ; il tira le Génois à part, et lui parla avec chaleur. Tommaso parut se rendre à ses raisons, et s'avança vers moi en souriant ; je lui tendis volontiers la main en m'excusant de ma vanité.

— Je ne croyais pas, lui dis-je, que vous seriez tombé poursi peu.

— Ah dam ! reprit-il d'un ton de bonhomme en me montrant ses jambes grêles et rongées de cicatrices, je ne suis plus aussi solide qu'autrefois sur mes quilles ; la fièvre, la dysenterie et le reste y ont mis bon ordre. D'ailleurs, ce diable de Paxarète est si fort, que j'ai en ce moment la tête plus lourde que les jarrets... Mais à propos, où donc est passé ce damné petit bonhomme ?

Nous cherchâmes le jeune garçon, cause première de l'altercation, il avait disparu ; nous l'appercûmes à l'avant du navire, où il s'était réfugié parmi les matelots, racontant son aventure au mate, qui l'écoutait avec son flegme habituel.

Nous l'oublîâmes bientôt, et la paix rétablie, nous fîmes nous assooir en cercle devant la porte du rouffe. La soirée se passa tranquillement à raconter des histoires et à fumer. C'est à cette utile occupation que les voyageurs sur l'Océan emploient ordinairement leurs loisirs, et il est vrai de dire que nulle part on ne perd plus intrépidement son temps. Je connaissais par expérience le caractère rusé et vindicatif des coquins de bas étage, tels que celui que j'avais provoqué, aussi je restai constamment en face de Tommaso, surveillant du coin de l'œil ses moindres mouvemens. Néanmoins il ne manifesta aucune rancune et fut le premier à plaisanter de sa culbute et de la scène qui l'avait amenée.

A. DE JONNES.

(Le Commerce.)

(La suite à un prochain numéro.)

## CRITIQUE.

### Les Anglais dans l'Inde.

#### IV.

On dit qu'Alexandre le Macédonien, — et autre conquérant de l'Inde, — avait rêvé lo

monde comme une grande ville, dont sa phalange serait la citadelle. L'Angleterre le conçoit autrement, et en voudrait être le bazar ; toute riche qu'elle est, elle n'a jamais paru se croire en état de "payer sa gloire" et son premier souci quand elle eut assis sa domination dans la péninsule indienne, fut de savoir quel parti elle pouvait tirer de sa proie ; comment elle raffinerait sur la terrible exploitation du pays par les conquérans mogols, et à l'aide de quel puissant mécanisme elle augmenterait ce que certains économistes appellent dans leur jargon barbare, le *rendement* de l'impôt.

Cette question s'offrait aux premiers gouverneurs de l'Inde, enveloppée de profondes ténèbres. Ils ne connaissaient nullement la constitution de la propriété : ils n'avaient aucune idée des rapports exacts qui existaient entre les *potails* ou chefs de village et les *zemindars* dont nous avons parlé. Ils ne savaient point si le *zemindar* était propriétaire des domaines soumis à son autorité ; si les *ryots* étaient de simples tenanciers. Encore y avait-il bien d'autres possesseurs terriens, les *malicks*, les *ashrafs*, les *bangdars*, les *pulteedars*, etc., etc. dont ils ignoraient les droits spécifiques. Dans ce chaos, ils jugèrent prudent de ne rien innover tout d'abord, et c'était le parti le plus sage. Mais plus tard, quand une demi-lumière se fit, et qu'ils se jugèrent en mesure d'agir, ces consultants à l'âme de bronze procédèrent vis à vis de l'Inde, comme vis à vis de l'Irlande, avec la rigueur mécanique d'une vis de pression, l'impassibilité d'une pierre meulière. Cette cruauté, compliquée d'ignorance, amena la perturbation la plus complète des pays ainsi dominés.

La plus grande faute qu'on leur reproche est la suppression de cette institution villageoise qui aidait les malheureux laboureurs à supporter le faix énorme des tributs. Le village indien représentait assez exactement ce que serait chez nous une communauté d'hernutiers, un établissement agricole formé d'après les principes de Fourier ou d'Owen. Ses éléments constitutifs, plus complets que ceux de la famille, le font ressembler, en petit, à une république primitive. Le village, être moral, absorbait le droit de propriété particulière. Les habitants exploitaient en commun des terres qui changeaient de mains au gré des administrateurs élus par eux, et qui répartissaient les bénéfices du travail, suivant les charges, suivant les droits de chaque famille. Les fonctions étaient réparties de manière à ce que la communauté ne relevât que d'elle-même. Tous ses besoins étaient prévus. Elle avait un forgeron, un cordonnier, un charpentier, un laveur, etc. ; elle avait aussi un maître d'école (en même temps astrologue), un poète, un joueur de flûte : — Admirons, s'écrie à ce sujet l'historien, comment l'instinct de besoins plus nobles et plus relevés que les nôtres, malgré cette civilisation dont nous sommes si fiers, se retrouve dans l'administration villageoise de l'Inde. Le barde ou poète, par exemple, ne figure pas, que nous sachions, dans le budget d'une commune d'Amérique ou d'une paroisse d'Angleterre.

Grâce à ces exploitations collectives, et grâce à elles seules, le *ryot* était à même de supporter les contributions excessives qu'on imposait à son travail ; elles le prémunissaient contre les accidents qui menacent le cultivateur isolé. Malade, il était remplacé, secouru ; appauvri par quelque épizootie, par quelque inondation, par quelque tempête, il était mis à même de réparer ce coup du sort.

On méconnaît les avantages de cette combinaison, qui offrait tous les profits de la grande culture sans en avoir les inconvénients ; et, dans les travaux d'organisation financière, on

essaya simultanément tous les modes possibles d'augmenter le produit des impôts. Dans la présidence du Bengale, lord Cornwallis voulut considérer les zemindars comme de grands propriétaires; il leur subordonna les intérêts des ryots et supprima tous les intermédiaires qui allongeaient la domination des premiers sur les seconds. Mais, par ce seul fait, il altéra les rapports qui existaient entre eux, et bouleversa toute l'économie de la possession territoriale. Ces deux classes devinrent hostiles l'une à l'autre, et, comme la législation mal faite leur donnait des moyens assurés de travailler à leur ruine réciproque, elles en usèrent largement. Il suffit de trois années pour que cette guerre intestine eût ruiné de fond en comble la classe des zemindars, sans que les ryots eussent cessé de souffrir les exactions les plus atroces. A Madras, un système tout opposé avait été mis en œuvre. Au lieu de sacrifier les ryots aux zemindars, le tenancier au fermier d'impôts, on voulut mettre le cultivateur en rapports directs avec le collecteur anglais. Folie bien étrange si l'on songe aux proportions du domaine qu'on entendait régir avec un si petit nombre d'agens. Chacun des employés de la compagnie avait sous sa juridiction près de quatre mille villages peuplés de 800,000 âmes, et sur un territoire de 3,248 milles carrés. Six agens indigènes (*thusildars*) devaient l'assister dans ses fonctions, qui consistaient à louer, champ par champ, cette vaste étendue de territoire, et à percevoir le loyer de chaque preneur à bail. A l'impossibilité administrative d'une pareille distribution de pouvoirs venaient s'ajouter les difficultés insurmontables qui résultaient de l'exagération de l'impôt. Les présidents de Madras voulaient porter cet impôt, désormais fixe et permanent, à 60 0/0, c'est-à-dire à plus de la moitié du revenu, tandis que, en Europe, il varie du 20e au 24e du revenu brut. Ils ne purent réussir à faire accepter cet intolérable fardeau. Ils ne purent non plus obtenir de la compagnie qu'il fût diminué. Sir Thomas Munro proposa l'abaissement du chiffre des demandes à 33 p. 0/0, ce qui eût réduit d'un quart à peu près la somme payée par le cultivateur. On lui répondit simplement, au nom de la cour des directeurs "que les exigences du gouvernement ne pouvaient permettre un sacrifice si considérable." Admirez en passant ce mot de "sacrifice." Il résume tout ce qu'on peut dire de l'avidité britannique.

Bientôt les tenanciers, malgré leur habituelle résistance, trouvèrent trop lourde la loi du nouveau conquérant. Pour se dérober, au moins en partie, au fardeau d'un travail stérile pour lui, le malheureux voulut se borner à ne louer, à ne cultiver que la portion de terrain strictement nécessaire à ses besoins et à ceux de sa famille. Mais alors le fisc intervint. Le fisc n'entendait pas être lésé. Il assigna au ryot une portion de terre plus considérable que celle dont celui-ci demandait la concession, et il le contraignit à la cultiver. Selon les termes d'un rapport officiel, le ryot fut attaché, bon gré, mal gré, à la rente qu'il devait fournir.

Au milieu de ces réformes odieuses, qui dictaient l'avarice et que la force imposait, l'institution des villages disparut, institution bienfaisante dont l'historien contemple la ruine avec un regret mélancolique.

"Peut-être n'est-il pas, dans l'histoire entière du genre humain, une page plus digne d'intérêt que celle où s'est écrite la destinée de ces petites municipalités indones. On les suit avec un indicible intérêt depuis le moment de leur naissance, cachée dans l'obscurité des premiers siècles, au milieu des évolutions de la société dont elles sont la base, puis au milieu des chances funestes de la conquête mongole

qu'elles parviennent à traverser intactes, jusqu'au moment où elles vont succomber (en grande partie du moins) sous les fatales innovations de la conquête européenne.

L'Inde, au moment de cette conquête, n'était pas seulement un pays agricole. Ses mouselines, ses toiles, ses étoffes peintes arrivaient en Europe. Une adresse merveilleuse, une sobriété de chameau, remplaçant pour les ouvriers indiens les ressources économiques et industrielles de nos manufactures. Ils étaient pauvres, mais ils vivaient. Un premier coup fut porté à leur industrie par l'appauvrissement du pays, amené par l'exagération de l'impôt territorial et le bouleversement de la propriété. Ces deux gouffres absorbèrent les capitaux, formés à grand-peine, qui s'étaient engagés dans le commerce. Ensuite, l'industrie anglaise vint écraser sa faible ennemie. Armée de ces machines qui décuplent la force de l'homme et de ces gros capitaux qui ont raison de toutes les concurrence, elle devait triompher à conditions égales. Toutefois, elle se garda bien d'engager un combat loyal. Elle avait le pouvoir; elle avait donc le droit d'employer toute espèce d'armes pour hâter la destruction d'une industrie étrangère. Quand le parlement jugea convenable de restreindre ce qu'on appelait la liberté du commerce de l'Inde, c'est-à-dire le monopole de la compagnie, il établit des droits d'importation et d'exportation entre les deux pays. Or, tandis qu'il chargeait les marchandises anglaises transportées dans l'Inde de 2 1/2 0/0, il frappait celles de l'Inde transportées en Angleterre d'un droit de 25 à 30 0/0. Cette équité de tarifs tranchait définitivement la question; elle était pour l'Inde ce que le bill de 1782 fut pour l'Irlande: l'arrêt de mort de toute industrie.

L'ail arrêté sur ces monstrueuses iniquités d'un peuple que dévore la soif du gain, on se demande—à part toute autre considération—si cette soif fiévreuse n'est pas accompagnée d'une sorte de délire. En effet, quel but semblait se proposer l'Angleterre dans ses rapports avec l'Inde? L'accroissement d'un impôt déjà disproportionné avec les ressources de cette immense colonie. Par quels moyens le poursuivait-elle? Par la ruine du pays. L'inconséquence n'est-elle pas flagrante? la folie n'est-elle pas manifeste?

Elle l'est encore, si l'on envisage l'organisation judiciaire du gouvernement anglo-indien. Sur les ruines de l'ancien édifice social, si imprudemment jeté bas, il avait senti la nécessité d'établir une justice quelconque. Les magistratures villageoises étaient abolies; il fallait les remplacer. Comment procéda-t-on? Nous avons parlé déjà de ce collecteur d'impôts, placé seul au milieu d'un district immense, comme un général d'armée au milieu d'un vaste camp, sans aucun autre état-major que cinq à six fonctionnaires indigènes. On l'a vu aux prises avec un office qui réclamerait le temps et l'intelligence d'un tribunal entier. Ce fut en ses mains qu'on imagina de remettre la décision de toutes les questions judiciaires. La police, la justice civile et la collection des revenus, tout dépendit de cet homme, qui, par état, n'avait fait qu'un apprentissage, celui de marchand. Pouvaient-on marquer d'une manière plus naïve le mépris que l'on faisait de la race conquise, et le peu de souci qu'inspirait son bien-être. Du petit nombre des magistrats, de leur insuffisance, du fanatisme avec lequel la cour d'appel supérieure veut substituer les lois anglaises aux coutumes nationales, il est résulté un inévitable désordre.—Dans l'Inde, disait un employé de la compagnie appelé à déposer devant le parlement, la porte de la justice n'est jamais ouverte, mais à peine entre-baillée.

"Un autre (1) écrivait:—Il n'y a plus ici de sécurité ni pour les personnes ni pour les propriétés. Un troisième, sir Henry Strachey:—On ne peut nier que l'administration de la justice dans l'Inde ne soit une pure dérision. Sir John Shore, qui avait exercé les fonctions de juge, s'est amusé à tracer une esquisse de la vie qu'il avait menée, et cette esquisse, malheureusement trop longue pour être citée, fait mieux comprendre que vingt démonstrations l'incapacité absolue du magistrat-collecteur à remplir la mission qui lui est confiée. Il raconte le désespoir dont il fut saisi au début de sa carrière, quand il se vit déborder par la masse énorme des litiges amoncelés devant son tribunal. Il nous dit comment, au bout de six mois, endurci contre les reproches de sa conscience, et rassuré par l'impossibilité physique de vaquer à toutes les exigences de son emploi, il mettait tous ses soins à esquiver d'inutiles récriminations.

Les détails inouis de l'instruction, l'encombrement des affaires, la hâte extrême des débats, la confusion des témoignages, l'éblouissement du juge, ses distractions forcées, la difficulté qu'il éprouve à saisir, dans le jargon des interprètes, la valeur des plaidoiries ou des dépositions, rien n'est omis dans ce tableau, tracé avec une sorte de verve comique, mais qui fait frémir en songeant que cent millions d'hommes sont à la merci de cette justice aveugle, sourde et chanceuse.

Un des livres les plus populaires dans l'Inde est l'histoire des tribulations imaginaires que subit un malheureux tisserand dont la maison, pendant son absence, avait été envahie par des voleurs. Il les y trouve le dévalisant à loisir, et, en essayant de les chasser, il reçoit un coup de sabre. Une fois guéri, le brave homme est tenté de porter plainte.—"Gardez-vous-en bien, lui dit un voisin bien avisé. Quoiconque veut vivre en paix doit ne rien avoir à démêler avec le juge anglais. Tenez-vous tranquille, et pour un bien douteux ne vous attirez pas des maux à peu près certains." Peer Buksh, —c'est le nom de notre homme, —suit à la lettre ce sage conseil. Mais un inspecteur de la compagnie venant à passer, voit la brèche pratiquée par les voleurs dans le mur du tisserand. Il force ce dernier à dénoncer les coupables. Il recueille sa déposition et celle de ses voisins. Trouvant obscurs et peu concordans ces témoignages divers, le magistrat tâche de les éclaircir en faisant distribuer au plaignant et à ses amis bon nombre de coups d'étrivières; puis, ce moyen ne réussissant pas, l'inspecteur s'imagina que toute l'affaire est un complot tramé contre lui. Nouvelles perquisitions, toujours aux frais de Peer Buksh, qui vient enfin se jeter aux pieds du magistrat pour le supplier d'étouffer cette déplorable affaire. Déjà le procès commencé lui coûte plus que le vol; déjà le temps qu'il a perdu pour satisfaire aux assignations a compromis l'existence de sa famille. Le magistrat se rend à ses remontrances; mais, pour garantir sa propre responsabilité, il exige un désistement complet. Peer Buksh déclarera qu'il n'a été commis aucun vol à son préjudice, il réparera, dans le plus bref délai, la brèche accusatrice; —et enfin, pour compenser tout le trouble et tout l'embarras que cette affaire a causés au pauvre inspecteur, il lui comptera, en belle et bonne monnaie, une quarantaine de roupies. Le tisserand souscrit à toutes ces conditions, tant il a bonne envie de se soustraire à la Thémis britannique; toutefois, son affaire arrive malgré lui à un degré supérieur de juridiction, et devant le magistrat de district. Le drame se complique, les frais augmentent, les dépenses

(1) Dodswell, secrétaire de la présidence du Bengale.

ses, les embarras se multiplient d'autant. Avant que le juge ait pu trouver le temps de s'occuper de son affaire, les ressources du tisserand sont épuisées. Cette affaire elle-même, par suite de ce que je ne sais quelle irrégularité de procédure, est renvoyée à une autre station. Nouvelles aventures, toujours au détriment de Peer Buksh, qui finit, ainsi que sa famille, et même ses voisins, par tomber dans la plus profonde misère.

Ce conte emblématique exprime l'opinion des Indous sur la justice anglaise. Nous ne le connaissons, remarquons-le bien, que par les Anglais eux-mêmes. Ce sont eux qui disent :

"A la seule pensée, au seul nom de la loi anglaise, les peuples de l'Inde se sentent comme entourés d'un danger menaçant. (Galloy.)

"Des provinces entières commencent à émigrer en masse, sur le seul bruit que la loi anglaise va leur être appliquée. Les habitans se disposent à laisser maisons, champs, meubles, pour aller établir loin de là leurs pénates. Mais, auparavant, ils énoncent cette résolution dans des pétitions adressées au gouverneur-général." (John Shore.)

Et cependant, d'autant plus sûrement impunis que personne ne s'avise de demander au magistrat la répression des délits, les thugs, les phansegars, les pindarries, les decoits, toutes ces variétés de l'espèce brigand, pullulent dans l'Inde avec une effrayante rapidité.

Depuis l'organisation des nouveaux tribunaux, les dégradations commises par les decoits sur les propriétés, leurs cruautés sur les personnes, semblent avoir pris un accroissement considérable. (*Dépêche adressée à la cour des directeurs.*)

"Le crime de *decoity* a considérablement augmenté depuis l'administration de la justice anglaise... Le nombre des accusés emprisonnés en ce moment dans notre division n'est pas moindre de 4,000... Quelque considérable qu'il puisse paraître, il est probablement fort inférieur à celui des individus qui en sont vraiment coupables." (Sir Henry Strachey, *jour au Bengale.*) (1)

Bref, les institutions improvisées par les Anglais, et maintenues jusqu'ici par la force aux nombreuses populations de l'Inde, sont complètement dépourvues d'autorité morale et ne trouvent aucune sanction ni dans les mœurs des Indous, ni dans celles des Musulmans.

Ce fait, et l'agrandissement continu du territoire, expliquent la nécessité d'entretenir un immense établissement militaire dont les dépenses absorbent, à peu de choses près, les contributions extorquées avec tant de rigueur et d'inhumanité aux populations indiennes, sans cesse suspectes, sans cesse menaçantes, et que la terreur seule peut contenir.

Depuis longtemps, l'Angleterre aurait dû renoncer à sa lointaine conquête, si elle eût été condamnée à transporter des forces militaires en rapport avec la terre qu'il y faut défendre et les masses humaines qu'il faut contraindre à obéir. Sir John Malcolm, un des écrivains les plus compétens sur ce sujet a déclaré que l'épée seule pouvait conserver cet empire fondé par l'épée. Il admet ailleurs la nécessité de subordonner toute considération d'économie, toute application des règles administratives à la nécessité de maintenir cette "Pierre angulaire" de la domination britannique.

Voyons comment elle fut établie. Au moment où Madras, assiégé par La Bourdonnais, allait capituler, et lorsqu'il était permis de prévoir

(1) Il n'est pas hors de propos de faire remarquer ici que les indigènes du Bengale sont les plus doux et les plus soumis de l'Inde entière.

l'anéantissement complet du pouvoir anglais dans l'Inde, naquit une institution sans précédens historiques, et qui devait être l'instrument le plus actif, la seule et unique garantie de la conquête accomplie depuis. Le gouverneur de Madras n'avait sous ses ordres qu'un très petit nombre de troupes européennes; il essaya de tirer parti des *pions* indigènes au service de la compagnie, en leur donnant pour chefs plusieurs jeunes anglais qui se trouvaient dans la ville en qualité de volontaires. L'un de ces derniers, nommé Halliburton, se trouvait avoir une aptitude particulière pour ce métier d'officier instructeur auquel le hasard le conviait. On le recompensa de ses services en lui donnant une commission de lieutenant. L'année suivantes, il continua ses essais d'organisation militaire sur une plus grande échelle, réussit encore, et donna l'idée du système adopté depuis lors. Les princes indigènes, alliés des Européens, en mettant leurs propres soldats à la disposition de ces derniers, achevèrent de faire prendre un grand développement à cette création née d'un besoin fortuit.

Halliburton mourut avant d'avoir vu tous les résultats de son œuvre féconde. Il lui arriva un jour d'adresser quelques reproches à un de ses *Cipayes*; peut-être lui échappa-t-il une de ces injures que la susceptibilité particulière aux indiens leur fait regarder comme une flétrissure ineffaçable. Le soldat, irrité, se jeta sur lui et le tua d'un coup de sabre. Les camarades du meurtrier firent aussitôt justice et le massacrèrent à son tour sur le lieu même; donnant ainsi un échantillon de ce dévouement inexplicable qui est dans le caractère de ces peuples, et dont leurs oppresseurs ont tour à tour tiré parti.

Depuis lors, dit notre historien, le nom d'Halliburton est resté populaire parmi les soldats du Carnatique; maintenant encore, il orne les récits de caserne et de bivouac que les soldats de l'Inde, comme ceux de l'Europe, aiment à se transmettre.

Depuis lors aussi, l'armée anglo-britannique a étendu ses cadres, et d'année en année, pris un accroissement rapide. Elle offrait, en 1830, un effectif de 253,000 hommes. En temps ordinaire, cela peut suffire, bien que la disproportion des gouvernans aux gouvernés soit encore notable. Supposez le moindre ébranlement, et le double de ces troupes serait encore au-dessous des besoins. Nous n'en voulons qu'un exemple. Il y a quelques années, après une famine, les agriculteurs du district de Burdwan, poussés à bout par les collecteurs d'impôts, quittèrent en grand nombre leurs maisons et s'adonnèrent à cette espèce de brigandage appelé *decoity*. Leurs déprédations furent telles, et leur nombre s'accrut tellement, qu'il fallut jeter 22,000 hommes sur ce seul point pour arrêter les progrès du brigandage qui, peu à peu, acquerrait la consistance d'une insurrection.

Au fond, que vaut cette armée? C'est ce qu'il sera curieux d'étudier plus à loisir.

OLD NICK.

Statistiques de la Nouvelle France.

M. LE RÉDACTEUR,

Votre numéro du 7 juin dernier, contient un extrait d'anciens recensements du Canada, tiré de la collection de manuscrits historiques de M. Brodhead. J'ai cru, depuis, qu'il vaudrait mieux se procurer tout ce que renferme, sur notre population à diverses époques, cette précieuse collection. Je le dois à l'obligeance du Dr. O'Callaghan, et je vous prie maintenant de publier ensemble le tout.

Montréal, 16 juillet 1845.

(Paris Doc. vol. 1, no. 22, p. 185.)

ESTAT ABRÉGÉ du contenu au Rolle des familles de la colonie de la Nouvelle-France.

1666.

Québec.	555
Beaupré.	678
Beauport.	172
Ile d'Orléans.	471
St. Jean, St. François, et St. Michel.	156
Sillery.	217
Nostrre-Dame-des-Anges, et Rivière de St.-Charles.	118
Coste de Lauzon.	6
Montréal.	584
Trois-Rivières.	461

Total. 3418

Estat du nombre des hommes capables de porter les armes, depuis 16 ans jusques à 50. 1344

Il y a sans doute quelques omissions dans le rolle des familles qui seront reformées durant l'hiver de la présente année 1666.

(Signé,)

TALON.

(No. 25, déjà publié le 7 juin)

ESTAT en abrégé du contenu au rolle des familles de la Nouvelle-France.

1667.

Familles.	749
Total des personnes qui les composent.	4,312
Hommes capables de porter les armes.	1,566
Garçons en état d'être mariés.	84
Filles qui passent 14 ans.	55

DENOMBREMENT DE TERRES EN CULTURE ET DES BESTIAUX.

Terres en culture, arpens.	11,174
Bestes à corne.	2,136

(No. 26, déjà publié le 7 juin)

1668.

Familles.	1,139
Total des personnes qui les composent.	5,870
Hommes capables de porter les armes.	2,000
Arpens de terres découvertes.	15,642
Bestes à cornes.	3,400
Minots de grains reçus.	130,978

\* \* Les 412 soldats qui se sont habitués cette année au dit pays, non plus que les 300 des 4 compagnies restées au Canada, ne sont pas compris dans le présent rolle.

(Vol. 2, no. 10, p. 38, Extr.)

RECENSEMENT DE LA NOUVELLE FRANCE.

1679.

Personnes.	9,400	} 9,915
(sans y comprendre) en Acadie.	515	
Arpens de terre en culture.	21,000	
Bestes à cornes.	6,983	
Chevaux.	145	
Brebis et moutons.	719	
Chèvres.	38	
Ânes.	12	
Fusils.	1,840	
Fusils.	159	

(No. 13, p. 53.)

1680.

Baptisés, 404 enfans, savoir : 103 garçons et 211 filles. Décédés, 85 personnes de tous âges. Conséquent, le nombre des personnes devrait être augmenté de 319. Ainsi la colonie devrait être de

9,719, sans comprendre les 515 de l'Acadie. Il y a eu 66 mariages.

Sauvages qui sont habitués parmi nous : 960 personnes ; hommes, femmes et enfans.

(Vol. 7, no. 27, p. 149.)

RECENSEMENT.  
1719.

Eglises.	77
Presbytères.	52
Maisons du Roi.	2
Prêtres du Séminaire.	18
Jésuites.	16
Récollets.	12
Religieuses de l'Hôtel-Dieu.	106
Religieuses Ursulines.	50
Religieuses de l'Hôpital-Général.	12
Sœurs de la Congrégation.	68
Curés.	51

Hommes au-dessus de 50 ans.	1241
"    au-dessous de 50 ans.	2575
Garçons au-dessus de 15 "	2388
"    au-dessous de 15 "	4978
Femmes et veuves.	3557
Filles au-dessus de 15 ans.	2461
"    au-dessous de 15 "	4997

Total des âmes. . . . . 22,530

Moulins à blé.	76
"    à scie.	19
Terres en valeur, arpens.	63,032
Prairies.	8,018
Blé français, minots.	234,566
Blé d'Inde.	6,487
Pois.	46,408
Avoine.	50,416
Lin, livres.	45,970
Chanvre, livres.	5,080
Chevaux.	4,024
Bêtes à cornes.	18,241
Moutons.	8,435
Cochons.	14,418
Armes à feu.	3,726
Épées.	792

Fait et arrêté le 20 avril 1720.

(Signé.)

L. A. DE BOURBON, et le  
MARECHAL D'ESTREES.

Par le Conseil,

(Signé.)

LACHAPELLE.

(Vol. 7, no. 29, p. 155.)

RECENSEMENT, 26 OCTOB.  
1720.

Maisons du Roi et forte.	5
Eglises.	88
Presbytères.	59

Prêtres des Missions Étrangères.	31
Curés et Missionnaires.	69
Jésuites.	24
Récollets.	32
Religieuses.	175

Hommes au-dessus de 50 ans.	1274
"    au-dessous de 50 "	3020
absens.	315
Femmes et veuves.	3782
Garçons au-dessus de 15 ans.	2677
"    au-dessous de 15 "	3052
Filles au-dessus de 15 "	2734
"    au-dessous de 15 "	5249

Total des âmes. . . . . 24,434

Moulins à blé.	82
"    à scie.	28
Terres en valeur, arpens.	61,357
Prairies.	10,132
Blé français, minots.	134,439
Blé d'Inde.	4,159
Pois.	55,331
Avoine.	62,053
Lin, livres.	67,264
Chanvre.	1,418

Chevaux.	5,270
Bêtes à cornes.	24,866
Moutons.	12,175
Cochons.	17,944
Armes à feu.	4,632
Épées.	915

(Vol. 7, no. 33, p. 180.)

RECENSEMENT GENERAL DE LA COLONIE.

1721.

Maisons Royales.	6
Prêtres du Séminaire.	31
Jésuites.	24
Récollets.	32
Religieuses de l'Hôtel-Dieu.	111
Ursulines.	79
de l'Hôpital-Général.	23
Sœurs de la Congrégation.	76
Frères Hospitaliers.	6
Eglises.	86
Presbytères.	61
Curés ou Missionnaires.	59
Moulins à blé.	90
"    à scie.	30
Familles.	4183

Hommes au-dessus de 50 ans.	1314
"    au-dessous de 50 "	2857
absens.	282
Femmes et veuves.	4107
Garçons au-dessus de 15 ans.	3361
"    au-dessous de 15 "	3970
Filles au-dessus de 15 "	3351
"    au-dessous de 15 "	5269

24,511 am.

Terres en valeur, arpens.	62,145
Prairies.	12,203
Blé français, minots.	282,700
Blé d'Inde.	7,205
Pois.	57,400
Avoine.	64,035
Orge.	4,585
Tabac, livres.	48,038
Lin.	54,650
Chanvre.	2,100
Chevaux.	5,603
Bêtes à cornes.	23,388
Moutons.	13,823
Cochons.	16,250
Armes à feu.	5,263
Épées.	923

Pêches dans l'étendue de  
la paroisse de la Baie  
Saint-Paul. . . . . 7

Pris dans les pêches ci-dessus : 160 marsouins,  
qui ont produit barriques d'huile, 125—chaque  
barrique de 100 livres.

N. B. — Faute de barriques suffisamment, plus  
de moitié de la graisse a diminué sur la grève.

Total de toutes les pêches établies en 1721. 14  
"    "    "    "    "    en 1722. 7

(Vol. 8, no. 29, p. 162.)

RECENSEMENT FAIT EN LA NOUVELLE-FRANCE

EN  
1734.

Eglises.	102
Curés et Missionnaires.	83
Presbytères.	76
Prêtres et Chanoines.	32
Jésuites.	18
Récollets.	27
Religieuses de l'Hôtel-Dieu.	97
Ursulines.	80
Religieuses de l'Hôpital-Gl. et } Frères Charrons. } 31	
Sœurs de la Congrégation.	96
Moulins à blé.	118
"    à scie.	52
Familles.	6,422

Hommes au-dessus de 50 ans.	1718
"    au-dessous de 50 "	4588
absens.	430
Femmes et veuves.	6593
Garçons au-dessus de 15 ans.	3805
"    au-dessous de 15 "	8342
Filles au-dessus de 15 "	3654
"    au-dessous de 15 "	8122

37,252 am.

Terres en valeur, arpens.	163,111
Prairies.	17,657
Blé français, minots.	737,892
"    d'Inde.	5,223
Pois.	63,549
Avoine.	163,988
Orge.	3,462
Tabac, livres.	166,054
Lin.	92,246
Chanvre.	2,221
Chevaux.	5,056
Bêtes à cornes.	33,179
Moutons.	19,815
Cochons.	23,646
Armes à feu.	6,619
Épées.	734

N. B. — Ce recensement a été fait avec toute  
l'exactitude possible ; et on le croit le plus exact  
qui ait été envoyé jusques ici.

(A continuer.)

FAITS DIVERS.

Pendant que M. O'Connell vient reprendre  
dans le Parlement anglais sa place depuis si  
longtemps vacante, il laisse derrière lui l'Irlande  
dans un état véritablement alarmant. C'est  
un spectacle que nous n'envisageons qu'avec  
des sentimens de sincère et pénible regret ;  
l'Angleterre est notre alliée, mais, fut-elle notre  
ennemie, nous rougirions de chercher à  
nous prévaloir d'un état de choses qui consti-  
tue une question d'humanité bien plus qu'une  
question de politique. Il y a autre chose en  
Irlande que cette farce indigne du Rappel.  
Bienheureux les Irlandais, s'ils n'avaient à dé-  
sirer que leur indépendance législative dont ils  
ne sauraient bientôt que faire, et leur Parle-  
ment dans le *College-Green* qu'ils auraient  
avant deux mois transformé en tour de Babel.  
Mais ce qui fait la force du *cri du Rappel*,  
c'est qu'il sort d'un million de bouches qui de-  
mandent du pain ; c'est qu'au fond de ce rêve  
creux et impossible, il y a une triste, une dés-  
solante réalité, la faim. Un éloquent écrivain  
d'Oxford, le docteur Arnold, disait il y a quel-  
ques années :

" On ne songe pas assez à l'état effrayant de  
la société, état absolument sans exemple dans  
l'histoire du monde : une population pauvre,  
misérable, dégradée de corps et d'âme comme  
si elle était composée d'esclaves, et cependant  
composée d'hommes qu'on appelle libres, et  
ayant par conséquent la faculté de se réu-  
nir et de combler des insurrections, ce qui les  
rend dix fois plus dangereux que des esclaves.  
Tous les bons effets qu'on attend de la multi-  
plication des écoles et des églises, tant qu'on  
laissera subsister les vices de cette condition  
sociale, me paraissent des rêves complètement  
insensés."

Il est donc aisé de comprendre pourquoi,  
malgré tous les efforts faits depuis un an sur-  
tout pour pacifier l'Irlande, ce malheureux pays  
est toujours dans un état aussi agité, et pour  
ainsi dire aussi fébrile. Sans doute il ne faut  
point méconnaître la valeur incontestable des  
réformes opérées tout récemment par le gou-  
vernement anglais, et qui ont été dans les deux  
Chambres du Parlement le sujet de si graves  
et de si belles discussions. Nous croyons que  
ces mesures auront de très importants résultats ;  
mais ces résultats sont de ceux qui ont besoin de  
mûrir, et qui ne se réalisent qu'avec le temps.  
Dans quelques années, un clergé plus éclairé  
pourra exercer sur la population une influence  
plus salutaire, et une éducation commune au-  
ra peut-être formé une génération plus unie et  
plus tolérante ; mais, en attendant, la plaie du  
paupérisme fait chaque jour des progrès. L'an-  
tagonisme du catholique et du protestant s'a-  
doucira, disparaîtra peut-être ; mais rien ne sera  
complété tant que subsistera celui du proprié-

taire et du fermier. Les hommes politiques de l'Angleterre ne s'y trompent pas; ils savent bien où est le mal, mais comme de tous les maux de l'Irlande celui-là est le plus difficile à guérir, c'est aussi le dernier qu'ils abordent. Ce n'est donc qu'après avoir entrepris les réformes morales qu'ils sont arrivés aux réformes matérielles; et, du domaine de la religion et de l'éducation, ils passent maintenant sur celui de la propriété.

—Les deux Chambres du Parlement anglais ont eu lundi une séance assez intéressante. Toutes les deux ont accordé à l'unanimité la pension de 37,500 fr. demandée pour sir Henry Pottinger. Lord Aberdeen a dit à cette occasion que les relations commerciales avec les cinq ports ouverts en Chine faisaient des progrès rapides, et qu'il était heureux de pouvoir dire que jusqu'à présent les Chinois avaient exécuté avec la plus grande fidélité les engagements pris par eux.

La Chambre des Lords a ensuite voté la troisième lecture, c'est-à-dire l'adoption définitive du bill de Maynooth à une majorité de 131 voix. Le duc de Newcastle ayant demandé s'il était vrai que le gouvernement anglais eût eu des communications avec la cour de Rome, lord Stanley a répondu qu'il n'y avait avec Rome aucune relation diplomatique directe, mais qu'il y avait maintenant, comme précédemment, un attaché à la légation britannique de Florence qui était en relations avec les hauts fonctionnaires de la cour de Rome.

Dans la Chambre des Communes, M. Roebuck, éminemment connu par la douceur et l'égalité de son humeur, et qui les emploie habituellement d'une manière si malheureuse qu'il manque rarement de transformer la Chambre en un théâtre de discussions personnelles, est venu lundi donner lecture d'un cartel qui lui avait été envoyé par un membre irlandais, M. Somers. M. Somers a déclaré qu'en ce cas il retirait sa lettre, et n'en a pas moins encouru un vote de censure.

—On nous écrit de Barcelone, le 13 juin :  
 « L'abdication de don Carlos ne cesse de préoccuper les esprits à Barcelone. L'opinion publique se prononce de plus en plus contre l'éventualité du mariage de la Reine Isabelle avec le fils aîné de ce prince. On attend avec impatience le parti que prendra le gouvernement dans cette occasion; mais le ministère ne

croit pas que le moment soit venu de traiter la question du mariage. L'armée qui joue un si grand rôle en Espagne, se prononce également contre l'union de la Reine avec le fils de don Carlos.

« La Reine Isabelle a commencé à prendre les bains; chaque jour, à six heures du soir, S. M. sort du palais en calèche découverte, et va faire quelques excursions à cheval hors la ville. Chaque fois que la Reine sort seule, elle est toujours accueillie avec beaucoup d'enthousiasme par le peuple qui se porte avec empressement sur son passage; mais lorsque la Reine-mère accompagne S. M., la foule garde toujours un profond silence.

« On attend dans quelques jours le vaisseau espagnol *el Soberano* qui se trouve en ce moment à Palma. Le ministre de la marine a transmis l'ordre au commandant de ce bâtiment de venir prendre la station de Barcelone pendant le séjour de la cour.

« Le consul de France, M. de Lesseps, a donné hier soir un bal auquel assistaient plusieurs personnages de la cour, le corps consulaire, les principales autorités civiles et militaires de la principauté, et les officiers français de la station, le président du conseil, le ministre de la marine, le duc de la Roça, le prince et la princesse Carini, le capitaine-général de Catalogne, le général Concha, le général Cotonos, ont pris part à cette fête magnifique dont Mme de Lesseps faisait les honneurs avec une grâce et une affabilité tout à fait française. »

Voici ce que dit le Journal des Débats au sujet du premier Incendie de Québec.

— Nous avons annoncé qu'un incendie considérable avait éclaté à Québec, au Canada, le 28 mai. Voici les détails que donnent à ce sujet les journaux de Londres du 25 juin :

« Le sujet général des conversations dans la Cité est le terrible incendie qui a éclaté à Québec, et qui va causer plus de dommages à la colonie que les mouvemens populaires réprimés avec tant de peine par le gouvernement. Le chiffre immense des pertes et la misère où va se trouver jetée la majeure partie de la population pourront peut-être être amoindries par des souscriptions, mais non réparées, si les détails que nous avons reçus sont vrais. Il est probable qu'il va se former à la Bourse un comité pour recevoir les souscriptions, et

qu'un premier envoi de fonds pourra être envoyé le 4 juillet par le steamer *Hulifar*.

— Nous avons reçu, avec les journaux de l'Amérique du Nord, des correspondances qui contiennent les tristes détails sur le désastreux incendie qui a réduit en ruine la moitié de la ville de Québec. Près de 1,700 maisons ont été brûlées, et plus de 16,000 malheureux sont sans asile et sans ressources. Ce grand désastre a excité des sympathies universelles; et, non seulement à Québec et dans toutes les autres villes du Canada, mais à New-York et dans les grandes villes de l'Union américaine, des souscriptions ont été ouvertes et des commissions ont été organisées pour porter secours aux victimes de l'incendie. Le gouvernement de la province de Québec a déjà donné 50,000 fr.; l'évêque catholique, le séminaire, l'Hôtel-Dieu, ont souscrit pour chacun 12,500 fr.; la ville de Montréal pour 17,500 fr. Une commission de Français est déjà formée à New-York pour le même objet.

La France s'associera, nous n'en doutons pas, à de si honorables sentimens. Elle ne doit pas oublier que le Canada a été français; que sa langue, ses lois, ses mœurs, vivent encore dans ce coin du vaste continent américain, et que les victimes du désastre de Québec ont à ses sympathies le double titre de leur malheur et de leur communauté d'origine. Nous accueillerons avec empressement tous les moyens qui pourront être suggérés pour porter un secours efficace à une si grande infortune.

« Le bal polonais donné hier dans les salons de Willis a été une des plus nombreuses et des plus brillantes réunions de cette saison à Londres. Près de deux mille personnes, l'élite de l'aristocratie anglaise de toutes les classes, la pairie, la Chambre des Communes, le haut commerce, et en général tous les genres de célébrité, paraissent s'être donné le mot pour rendre hommage et soulager d'illustres infortunes. Une sympathie si noble et si décidée ne provient jamais que d'une conviction profonde. Elle est le résultat naturel de toutes les injustices dont la Pologne a été victime depuis plus d'un demi siècle, injustico que la Russie aggrave journellement.

« La duchesse de Nemours a bien voulu ajouter son nom à la nombreuse liste des dames patronesses parmi lesquelles figurent la duchesse de Saint-Alban, la duchesse de Bedford, la duchesse de Hamilton, la duchesse

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites en la ville de Montréal, rue St. Vincent, au mois de Juin, 1845, par L. A. II. L....., M. S. A., (Article soumis à la " Société des Amis. ")

Mois ANSÉE. Jours. LÉVÉ.	JOURS.	Thermomètre.			Baromètre.			Directions des vents.			Variations de l'atmosphère.			REMARQUES.	
		8 h. a. m.	2 h. p. m.	7 h. p. m.	8 h. a. m.	2 h. p. m.	7 h. p. m.	8 h. a. m.	2 h. p. m.	7 h. p. m.	8 h. a. m.	12 h. midi.	6 h. p. m.		
JUN, 1845.	1	Dimanche	64	81	71	29.66	29.57	29.59	NO	SO	SO	clair	clair	clair	Beau temps—Couvert de 6h. à 8h. p. m.; nuages.
	2	Lundi	72	81	76	29.56	29.42	29.45	Ouest	Ouest	Ouest	nuag.	nuag.	nuag.	Beau, après 2h. beaucoup de nuages; pluie 4h.
	3	Mardi	82	89	78	29.43	29.41	29.41	...	...	...	...	...	...	Beau temps—Nuages.
	4	A 8 h. 21 m. P.M.	77	88	78	29.47	29.46	29.41	SO	SO	...	...	...	...	Très beau temps.
	5	Jeudi	67	69	59	29.52	29.57	29.53	NO	NO	NO	pluie	...	...	Orange la nuit; pl. de 6h. à 8h. a. m.; 10h. tonnerre.
	6	Vendredi	61	71	64	29.62	29.66	29.61	...	...	...	clair	...	...	Beau temps—Vent fort—Nuages.
	7	Samedi	69	80	66	29.61	29.55	29.57	...	...	...	...	...	...	Beau—pluie vers 9h. 35m. p. m.
	8	Dimanche	70	92	79	29.15	29.14	29.13	Sud	Ouest	Ouest	nuag.	nuag.	nuageux	Pluie la nuit; 5h. à 8h. a. m. et à 9h. p. m.
	9	Lundi	77	86	77	29.22	29.21	29.20	Ouest	SO	...	clair	clair	...	Vent fort—Nuages.
	10	Mardi	78	87	79	29.45	29.46	29.47	Ouest	NO	NO	...	...	...	Beau temps; vent fort; nuages.
	11	Mercredi	62	79	69	29.43	29.15	29.20	Nord	Sud	Sud	pluie	...	...	Pluie la nuit et jusque vers 9h. a. m.
	12	A 10 h. 36 m. P.M.	63	66	67	29.12	29.51	29.50	Sud	Sud	...	...	couvert	...	Pluie à 7h. à 9h. a. m.; à 11. à 5h. orange, tonnerre.
	13	Vendredi	71	78	69	29.80	29.82	29.78	Ouest	Ouest	Ouest	clair	clair	...	Beau temps; clair; quelques nuages.
	14	Samedi	60	77	62	29.22	29.21	29.23	...	...	...	couvert	...	...	Beau temps—pluie après 9h. p. m.
	15	Dimanche	68	70	63	29.22	29.20	29.21	Nord	Sud	Ouest	clair	...	...	Beau temps; vent fort; nuages.
	16	Lundi	67	68	63	29.35	29.33	29.34	NO	Ouest	Ouest	nuag.	nuag.	pluie	Pluie la nuit, ce matin; à 5h. p. m.; de 6h à 10h.
	17	Mardi	66	70	60	29.32	29.37	29.35	Ouest	...	...	clair	clair	...	Beau temps—beaucoup de nuages.
	18	Mercredi	69	76	65	29.60	29.62	29.61	...	...	...	...	...	...	Beau temps—vent.
	19	A 8 h. 31 m. P.M.	68	80	70	29.65	29.68	29.63	...	SO	...	...	...	...	Beau temps—vent—nuages.
	20	Vendredi	71	81	72	29.62	29.48	29.58	...	Ouest	...	...	...	...	Beau temps—orange à 4h. p. m.
	21	Samedi	74	77	69	29.32	29.31	29.30	NO	NO	NO	...	...	...	Beau temps.
	22	Dimanche	66	77	63	29.32	29.33	29.36	...	Ouest	Ouest	...	...	...	nuageux
	23	Lundi	75	78	72	29.29	29.16	29.18	Ouest	...	...	nuag.	...	...	Beau temps; beaucoup de nuages.
	24	Mardi	70	74	63	29.10	29.96	29.9	...	...	NO	clair	...	...	Pluie à 9h. à 10h. a. m.; à 12h.; pluie et soleil 2h.
	25	Mercredi	64	71	69	29.40	29.38	29.49	NO	NO	...	...	...	...	3h. p. m. orange, pluie, tonnerre, fin 6h.
	26	A 10 h. 40 m. A.M.	64	74	66	29.62	29.59	29.64	Ouest	Ouest	Ouest	...	...	...	Beau temps; vent fort; nuages.
	27	Vendredi	60	72	65	29.66	29.69	29.60	...	...	...	...	...	...	Beau temps; couvert de 2h. à 5h. p. m.
	28	Samedi	66	71	66	29.63	29.61	29.62	NO	Nord	Nord	...	...	...	Très beau temps; vent.
	29	Dimanche	63	64	57	29.69	29.68	29.73	NE	NE	NE	nuag.	couvert.	couvert.	Pluie à 3h. 4h. 5h. 6h. 6h. 7h. [6h. p. m. Pluie la nuit; à 7h. à 9h. 40m. de 11h. 40m. a. m.; à 12h. à 7h. a. m.; de 7h. à 8h. p. m.]
	30	Lundi	62	68	61	29.80	29.81	29.80	...	...	...	...	couvert	...	...

de Roxburghe, la duchesse de Sutherland, la marquise de Ailesbury, la marquise de Clanricarde, la comtesse de Lorn, la comtesse Cowper, la comtesse Clarendon, la comtesse Malmesbury, la comtesse Shelburn, lady John Russell, la vicomtesse Palmerston, la vicomtesse Ponsonby, lady Robert Grosvenor, lady Brougham.

« La duchesse de Nemours a envoyé 500 fr. pour sa souscription. Le comité du bal polonais, qui a cru devoir décliner l'offre qui a été faite pour un pareil bal par l'Empereur Nicolas, a reçu avec reconnaissance cette marque de sympathie de S. A. R., et lui a fait exprimer ses remerciements. »

## IMMENSE INCENDIE A NEW-YORK !!

Il était environ trois heures du matin, dans la nuit de vendredi à samedi, lorsque le feu a éclaté, au No 34 New street, dans un vaste entrepôt d'huile de pêcheries. A la nature inflammable des premiers alimens dont s'est emparé le fléau, qu'on ajoute qu'il avait surgi, dans une ruelle très étroite, et l'on comprendra la vitesse avec laquelle il a marché ; et puis, tout près de son point de départ, au No 36 Broad street, qui formait le coin de cette rue et d'Exchange et de New-street, il a immédiatement rencontré un immense approvisionnement de salpêtre, 7,000 sacs, dit-on, qui ont pris feu avec l'instantanéité de la poudre, couvrant d'un immense tourbillon de flammes tous les bâtiments voisins. Au même moment, une épouvantable explosion s'est fait entendre, et le magasin de salpêtre s'est écroulé, entraînant au loin ses flumboyans débris ; trois ou quatre autres grands magasins ont sauté en même tems. C'a été là le premier et le plus horrible incident de ce drame si riche en effrayantes péripéties.

Il était quatre heures moins un quart, lorsque s'écroulaient le n. 36 Broad street et ses voisins. La colonne de flammes qui avait surgi de cet immense foyer, rabattue par une forte brise, allait envelopper à la fois les grands magasins qui se trouvaient en face, au coin opposé de Broad street et d'Exchange, et ceux qui se trouvaient en arrière, dans New street, soit sur le côté, dans la partie d'Exchange située entre Broad street et Broadway. L'intensité de la chaleur, produite par l'incendie dans un large espace de l'atmosphère, avait transformé la brise en un vent violent. C'était chose effrayante à voir, alors, que la vitesse avec laquelle se propageaient les flammes qui, comme impatientes d'arriver au but, s'élançaient, sans les toucher d'abord, par dessus les maisons qui se trouvaient le plus à leur portée, pour aller s'attacher à celles qui se trouvaient bien au-delà. On aurait dit d'énormes feux-follets dansans sur les toits, qui prenaient subitement feu sans que l'on pût savoir comment l'élément destructeur était arrivé jusqu'à eux. Ces terribles caprices du fléau ne contribuaient pas peu à augmenter le désordre, l'effroi, le danger. Bien des magasins, dont on avait entrepris le déménagement, bien des familles qui croyaient avoir le temps de sauver leurs meubles, se voyaient tout-à-coup envahis par les flammes, auxquelles les retardataires n'échappaient qu'en s'élançant par les croisées où en se sauvant sur des toits escarpés. Nous avons vu, suivi des yeux, avec une indicible angoisse, bon nombre de ces fuyards, et nous n'oublierions jamais une pauvre femme, une mère sans doute, qui tenant deux petits enfans par la main, s'est avancée ainsi jusque sur l'un des toits les plus élevés de Beaver street, où il lui a fallu attendre plus d'une heure, poussant des cris de désespoir, pour qu'on vint l'arracher à cette affreuse position dont l'horreur augmentait à chaque instant, car, pendant cette heure, pendant ce siècle d'attente, cette malheureuse femme avait vu s'avancer les flammes, et elle se voyait déjà forcée de choisir entre le gouffre de l'incendie et l'abîme de la rue !

Mais pendant que nous nous arrêtons aux épisodes, le fléau marche toujours. Si, de ce dramatique incident, nous reportons nos yeux

sur le théâtre de l'incendie, nous verrons qu'il a suffi d'une heure pour amonceler bien des ruines. Remontons dans Broadway, d'abord. Là, le feu s'est d'abord jeté sur la maison située au-dessous de *Waverly House*, en passant derrière ce grand établissement, dont les nombreux locataires ont eu le temps de déménager, et qui même a pu être en grande partie démeublé. *Waverly*, d'ailleurs, n'a rien perdu pour attendre ; mais lorsqu'il a été détruit, vers cinq heures et demie, les n. 58, 56, 54, 52, 48, 46, 44, 42, s'étaient successivement écroulés ; puis l'incendie descendant toujours au pas de course, dévorait tout ce qui se trouvait sur son passage, sur le côté est de Broadway, jusqu'à White Hall, dont les n. 1 et 3 devenaient également sa proie. Mais là, de ce côté, les flammes se sont enfin arrêtées ; comment et pourquoi ? nul ne le sait, car, en y arrivant, elles n'avaient fait qu'augmenter de puissance, tandis que, au contraire, la résistance qu'on leur opposait, et qui était jusque-là demeurée impuissante, n'avait fait que perdre ses armes et sa force. Peu importe la cause, d'ailleurs ; ce qu'il y a de certain et d'heureux, c'est que, en n'allant pas plus loin, l'incendie n'a accompli que la moitié de l'œuvre qui lui semblait fatalement destinée, et qu'il a épargné, à la fois, les nombreux et riches magasins qui se trouvent entre Broad street et White Hall, ainsi que le magnifique groupe d'habitations princières auxquelles aboutit Broadway, sur le Bowling Green, et qui font façade à la Batterie. Parmi les maisons épargnées, nous sommes heureux de citer celle de Mme Giraud, dans laquelle un grand nombre de nos compatriotes ont fixé leurs pénates. C'est par un hasard providentiel aussi, que le feu est descendu sur une aussi longue distance, dans Broadway, sans passer du sud au nord ; et il est étrange que, pour faire cet écart, il ait attendu que la rue eût pris sa plus grande largeur ; ce n'est en effet, qu'en arrivant en face de Morris street, qu'il a franchi Broadway, pour se jeter sur le n. 23, situé au coin le plus bas de Morris, d'où il s'est étendu jusqu'au n. 15 ; mais sur ce terrain étroit, il a anéanti quelques uns des palais les plus élégans et les plus riches que se soit donnés l'aristocratie de New-York. En voyant l'incendie sauter au nord, on a eu de légitimes alarmes pour tout le quartier situé entre Morris street, Broadway, la Batterie et la rivière du Nord ; mais heureusement, on en a été quitte pour la peur, et pour un déménagement précipité qui a offert l'un des spectacles les plus grotesquement douloureux qui se puissent voir.

Descendons, maintenant, dans Broad street, où nous avons laissé le feu dévorant à la fois les quatre coins de cette large voie commerciale et d'Exchange. De ce côté, il a marché plus rapidement encore que dans Broadway, et sur tout couvert de ruines un terrain bien autrement étendu ; car, entre Broad street et Broadway d'abord, il a tout balayé, tout renversé devant lui, laissant à peine debout quelques murailles démantelées. Entre Broadway et New street, le feu s'est arrêté à Market-field, ne détruisant, comme nous l'avons dit, que les deux premières maisons de White-Hall. Mais, entre New et Broad street, il est descendu jusqu'à Stone street. En le voyant arriver là, nous avions prévu qu'il n'irait probablement pas plus loin, à moins qu'il ne descendit de Broadway, parce que l'encoignure supérieure de Stone et Broad streets était formée par un large bâtiment plat qui n'avait qu'un rez-de-chaussée, tandis que, à l'encoignure inférieure, se trouvait un immense magasin, solidement construit, élevé de six étages, et donnant peu de prise aux flammes, dont le foyer ne s'élevait plus que de quelques pieds au-dessus du sol. Nos espérances se sont réalisées. De l'autre côté de Broad street, en partant d'Exchange, le feu est descendu jusqu'à South-William street, en dévorant, non seulement les riches magasins situés sur Broad street, mais aussi en remontant assez haut dans Exchange, Beaver et South-William streets, et emportant une large lièze d'édifices, qui s'est agrandie progressivement en descendant vers la dernière de ces rues, sur laquelle elle s'est étendue jusqu'à deux maisons en deçà du grand hôtel de M. M. Delmonico, pour lequel on a eu, jusqu'au dernier moment, de très vives alarmes.

*Courier des Etats-Unis.*

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 26 JUILLET, 1845.

## Histoire de la Semaine.

La chronique de Montréal est maigre et pauvre, on ne peut plus, ces jours-ci. Pas le moindre incident, pas un épisode, qui puisse vous amuser, vous intéresser un peu. Vous parlerez-t-on de la température ? Sujet tout-à-fait prosaïque, dont vous devez être fatigué, et qui ne peut nous inspirer que du mépris et de la pitié pour un être aussi frivole et aussi changeant que le temps qui, dans sa permanente inconstance, passe et s'en va sans s'occuper de ce qu'on dit de lui. Vous parlerez-t-on de la politique du pays ? de cette machine que l'on appelle le gouvernement responsable et qui ne répond de rien, quoiqu'on en dise ? D'abord, vous savez que nous n'avons pas de prétentions à monter sur ce grand théâtre ; nous l'avons déclaré un beau matin, et nous ne nous repentons guère de notre sage détermination. Dans cette guerre si animée des partis et au milieu de la mêlée, nous ne nous sommes pas jetés ; au contraire nous sommes parus comme de modestes et obscurs conteurs vous dire ce qui se passe dans cette société qui nous entoure, vous donner la physionomie de la cité, ce qui s'y fait, ce qui s'y dit. Nous avons essayé à vous amuser un peu chaque semaine, à vous arracher, les uns, aux grandes préoccupations des affaires politiques, les autres, aux intérêts matériels, aux désirs et à la pensée de l'ambition, pour dissiper de vos fronts les nuages soucieux qui s'y formaient, vous reposer, vous délasser un peu, en mettant sous vos yeux une nouvelle, un épisode historique, une légende rehaussée des brillantes couleurs de l'imagination et de la poésie, ou bien encore vous donner les semaines de Paris datées de 15 jours et toutes fraîches venues par les vaisseaux de la ligne Cunard.

D'ailleurs, faut-il le dire, par le temps qui court, en politique ceux qui ont le plus raison, selon nous, sont ceux qui ne disent mot. Taisons-nous donc.

Une autre raison.

Un grand nombre de nos patrons ne se soucieraient pas du tout de nous voir monter sur nos grands chevaux pour nous lancer dans l'arène politique, ce sont les dames, cette aimable et si intéressante partie de la société Canadienne, qui, nous devons le publier et le publier cent fois, semble avoir pris sous sa puissante protection notre Revue ; bien différentes au Canada de leur sexe aux Etats-Unis, elles n'ambitionnent nullement les honneurs, les privilèges et les devoirs attachés aux charges publiques. Quoiqu'elles soient patriotes, elles ne s'occupent pas des variations constantes des affaires du gouvernement et des changements qui arrivent dans l'administration. A peine peuvent-elles émettre sur ces sujets avec une *crise ministérielle*. Cela leur paraît fade et insipide. Elles laissent à leurs maris et aux hommes à s'occuper de ces misères, et au foyer domestique et dans leur intérieur la douce causerie, la petite chronique, les contes légers, ayant au fond leur côté sérieux et leur grain de philosophie et même, pour remplir leur patronage, l'*Histoire de la semaine*, leur plaisant davantage sans parler des modes nouvelles, des bals, de la promenade et autres passe-temps favoris. Donc, comme ces dames ne le peuvent pas, ces vilaines histoires de politiques, et

que nous sommes leur amé et féal sujet et vassal, nous n'en dirons pas.

Mais que dirons-nous quand la ville ne présente rien de curieux, de nouveau, quand les gens cuisent au soleil et fondent à l'ombre, et que, faute d'autre chose à voir et de sujet de conversation, on se porte en foule sur les quais pour voir si l'opposition est enfin au grand complet ; quoi dire ? quand on voit que le Québec n'est pas sur la ligne et qu'on ne peut vous annoncer qu'il bat le Montréal, d'une heure ou deux entre les deux villes.

Faute d'aliments au dedans, nous allons naturellement chercher quelque chose au dehors, et les nouvelles qui nous arrivent des Etats-Unis et même d'Europe, vont remplir tristement la rareté qu'il y a chez nous, et sont bien capables d'occuper l'attention.

Ce ne sont partout, dans tous les pays, sous tous les climats, depuis le commencement de l'an 1825, que tremblements de terre, incendies, inondations, orages, ouragans, tempêtes sans exemples dans les fastes historiques, ravageant les villes et les campagnes, meurtres atroces, assassinats, suicides et crimes de toute espèce. On pourrait faire un journal apécial, curieux, affreusement intéressant de tous ces grands sinistres, malheurs et crimes, et certes il ne manquerait pas de matière, car ces années et ces drames véritables remplissent déjà les colonnes de tous les journaux connus et sont leur principal aliment.

D'abord ce fut le tremblement de terre de Mexico, qui faillit engloutir la ville entière, puis le grand incendie de Pittsburg, celui de London dans la partie supérieure de la province, puis ceux de Québec. Maintenant on nous annonce ceux de Savannah, de Rochester et de New-York, sans parler de petits feux par toutes les villes de l'Union. La malle d'Europe arrive et nous annonce des incendies par toute la France et l'Europe, pas aussi considérables que de ce côté de l'Atlantique, mais qui n'en brûlent pas moins des centaines de maisons, des villages entiers, des établissements considérables ; avec cela l'inondation de la Loire et deux ou trois autres rivières, et cette longue chaîne de sinistres qui s'étend par tout le continent européen et qui a son chaînon dans tous les pays connus. Vraiment il y a de quoi vous jeter dans des humeurs noires, rien qu'à lire tout ce triste catalogue de maux qui se sont jetés sur la pauvre espèce humaine depuis quelque temps. Ces grands fléaux du feu et des tempêtes et de l'eau sont aux propriétés et aux fortunes ce que le choléra était aux personnes en 1832 et 1834. Et ce qu'il y a de peu rassurant, c'est que personne ne peut se dire à l'abri de si grands malheurs, tant ils se répètent et se multiplient.

Aujourd'hui il faut être détaché des choses et des biens de ce monde, car rien ne semble plus précaire, plus incertain que la fortune ; vous jouissez d'un bon et solide bien-être acquis par bien des années de travail et d'industrie, vous voyez votre foyer domestique, votre chez vous, entouré des confortables jouissances qui rendent la vie civilisée si douce et si heureuse ; vous êtes dans le haut négoce ou à la tête de quelque établissement industriel et florissant ; vous prospérez, vous voyez augmenter chaque jour et s'amonceler vos richesses commerciales et industrielles. Vous avez attaché à votre or et à votre argent la considération et l'estime de vos concitoyens, il semble que vous ne puissiez jamais manquer et qu'à l'ombre de votre patrimoine vous reposerez en paix sur vos vieux jours quand, tout à coup, en

un clin d'œil, en un jour, que dis-je en une heure, vous voyez disparaître le fruit de tant de labeur incessant et les espérances de l'avenir. Combien d'exemples de pareilles catastrophes n'avons-nous pas dans ces derniers temps, sans sortir du pays. Qu'est-ce donc que ces biens matériels si périssables à côté des richesses morales et des trésors de l'intelligence ? Ceux-ci ne périssent pas par le feu, par l'eau, et ne vous abandonnent qu'avec la vie. Paccotille légère, fardeau agréable à porter, compagnon fidèle, cette fortune-là vous suit partout dans les splendeurs de l'opulence comme dans les revers de l'infortune. Elle peut suffire à l'homme, quand l'or et l'argent ne remplissent pas le vide de son esprit et de son cœur.

*Ce qui remplit une âme, hélas ! on peut le croquer,  
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,  
Poussière que l'orgueil rapporte des combats ;  
Ni l'ambition folle occupée aux chimères,  
Qui ronge tristement les fœces amères  
Des choses d'ici-bas.*

Cependant il est à tout des compensations et même dans les plus grandes infortunes on trouve à se consoler et à ranimer ses espérances, et parmi les vices qui défigurent notre pauvre humanité de belles et de grandes vertus se dévoilent et lui donnent encore des charmes. La nouvelle du premier incendie de Québec, arrivée à Londres et dans les principales villes du Royaume-Uni, semble y avoir fait une profonde sensation. La sympathie et la générosité étaient générales. Il n'y a pas jusqu'à la France qui n'éprouve un sentiment de noble générosité et de profond regret à notre égard, cette belle France dont nous pouvons dire ce que les Polonais disaient d'elle et du soleil : "Le soleil est trop haut et les Français trop loin." A Londres on a de suite adressé une réquisition au lord-maire pour qu'il convoquât une assemblée, et au bas de cette réquisition les premières maisons de Londres, la banque, le haut commerce son venus s'inscrire à la fois. L'assemblée a eu lieu dans la capitale ; des comités de secours furent organisés et ce bel exemple fut suivi par un grand nombre d'autres villes, entre autres Manchester, Birmingham et Liverpool. Dans cette dernière cité on parlait même s'il ne conviendrait pas de s'adresser au parlement pour en avoir un secours prompt et nécessaire. Que sera-ce donc quand on apprendra les désastres du 28 juin ? Il faut espérer que la nation anglaise se montrera noble et généreuse envers Québec, comme et plus qu'elle le fut envers Hambourg.

Il y a peu d'étrangers dans Montréal, cette année, comparativement à d'autres années ; nous remarquons encore que ceux qui visitent le Canada ne sont pas de cette classe opulente et aristocratique qui seule autrefois voyageait au pays. Le touriste américain d'aujourd'hui est simple dans sa mise, moins bridé qu'autrefois, il a des allures presque grossières, point de manières du tout, un chapeau moins luisant et on ne peut le prendre à coup sûr pour un grand seigneur, dédaignant peu et voulant tout voir sans rien payer ; modestes piétons, ils parcourent nos rues en groupe d'une ou plusieurs familles, contrastant beaucoup avec leurs devanciers qui, eux, dépensaient comme des princes, suivaient les dernières modes de Paris, et ne circulaient à travers nos villes, qu'avec des équipages. Ces nouvelles d'incendies dans les divers états les font tous rentrer chez eux bien vite.

Nous apprenons avec beaucoup de satisfaction que les exercices littéraires du Séminaire de St.-Hyacinthe ont eu lieu, lundi et mardi, avec tout l'éclat et le succès des années précédentes. La

foule immense accourue de toutes les parties du pays témoignait bien de la popularité et de l'estime dont on entoure cet établissement. Les élèves ont confirmé par leur science et l'exactitude de leurs réponses durant l'examen et l'excellent système d'enseignement de cette institution. Nous regrettons, faute d'espace, de ne pouvoir publier aujourd'hui la liste de ceux qui ont été couronnés et qui ont reçu des prix. Ce sera pour notre prochain numéro.

Lier a eu lieu à la cathédrale de Saint-Jacques, une des plus pompeuses, une des plus brillantes solennités de notre culte catholique, le sacre de deux évêques. Cette grande et belle cérémonie avait attiré dans l'enceinte de la jolie église de Saint-Jacques un concours de peuple que jamais elle n'avait vu dans ses murs. De haut en bas ce n'était qu'une masse pressée de têtes amoncelées, échelonnées les unes sur les autres. On voyait là de hauts dignitaires de l'église, les deux évêques de Kingston ; celui de Toronto, Mgr. le coadjuteur de Québec et S. G. l'évêque de Montréal, sans compter les deux candidats aux honneurs de l'épiscopat, maintenant Mgr. Prince, coadjuteur de Montréal, et Mgr. Blanchet, évêque de l'Orégon. On comptait pas moins de 142 prêtres et ecclésiastiques qui assistaient au sacre.

C'était un grand et noble spectacle que celui que présentait la cathédrale capable d'émouvoir les cœurs et l'esprit d'admiration pour la magnificence des pompes du culte catholique. Rien n'est grand comme une fête religieuse dans nos temples ; rien n'est plus propre à élever l'âme, à lui inspirer une morale saine et pure, à le rendre meilleur, que le coup d'œil d'un peuple pressé pieusement aux pieds des autels, invoquant et implorant la force et la puissance de l'Eternel pour les faiblesses et les misères de l'humanité. Vendredi l'église avait revêtu ses plus beaux, ses plus riches habits de fête, étalé ses splendides ornements. Elle chantait ses plus mélodieux cantiques et le peuple adorait celui qui nous protège et nous conserve en ce monde,

*Aux petits des oiseaux qui donne la pâture,  
Dont la bonté s'étend sur toute la nature.*

Un sermon fut prêché par un prêtre canadien qui dit éloquentement la grandeur de la puissance qui allait descendre sur les nouveaux ministres du Seigneur, leur noble mission, la grande responsabilité de cette mission sainte et les belles vertus des candidats que l'église appelait à ces importantes et hautes dignités.

#### Naissances.

Samedi, le 19 du courant, la dame de P. Chauveau, *éc. M. P. P.*, a mis au monde un fils.

#### Mariages.

En cette ville, mardi, le 22 du courant, par Messire Fay, M. Louis A. Gareau, marchand-épiciier, à Dlle. Aurélie Vincent, tous deux de cette ville.

A Québec, le 22, à la chapelle St. Louis, par Messire Caheu, secrétaire de l'Archevêque de Québec, M. Isaac Gaudry, marchand de cette ville, à Dlle. Appoline, quatrième fille de Louis Boucher, *écuyer*, C. M., ci-devant de St. Thomas.

A Toronto, le 12 du courant, par le révérend H. J. Grasset, M. Joseph Collins, à Sophia, deuxième fille de feu Frederick East, *éc.*, officier naval à Québec.

#### Morts.

En cette ville, le 20, M. James Finlay, âgé de 46 ans, et depuis plus de 25 ans l'un des employés de la banque de Montréal.

En cette ville, le 21, après une longue maladie, M. George Savage, âgé de 78 ans.

A St. Jacques, le 17, en la demeure de M. Frs. Faucher, marchand, Dame Marguerite Richard, veuve de feu le major Joseph Desmarais, âgé de 85 ans.

lui fit perdre l'usage d'une partie de ses membres, elle conserva toujours intacte toutes ses facultés mentales. Elle vit avec calme arriver sa dernière heure, et se sépara de ses nombreux amis avec de beaux sentiments de religion qui la distinguèrent pendant sa longue vie.

## EXERCICES LITTÉRAIRES

DU

### Collège de Montréal.

LES EXERCICES PUBLICS DU COLLEGE auront lieu le 29 et le 30 du courant, en QUATRE SEANCES : DEUX le matin et DEUX le soir. Celles du matin commenceront à HUIT heures, et celles du soir à UNE heure et demie. Personne n'est admise à la dernière à moins d'être pourvu d'une carte d'entrée. Cette dernière séance sera terminée par la distribution solennelle des prix. Immédiatement après commenceront les VACANCES ; et les classes s'ouvriront de nouveau le 16 de SEPTEMBRE.

N. B. Pour avoir des cartes d'entrée, s'adresser au Collège.

16 juillet. BAILE, P<sup>TR</sup>E.  
Directeur.

## MAISONS DE CHAPELIERIE DE LONDRES,

ÉTABLIES EN 1837.

MM. HAYES &amp; HAUCK,

Manufacturiers &amp; Importateurs,

Seconde porte au Nord Est de la Place d'Armes, Nos 141 & 96 de la Rue Notre Dame.

MM. HAYES ET HAUCK ont l'honneur d'annoncer que leur importation étendue de CHAPEUX de SOIE et de CASTOR, de CASQUETTES, etc., vient d'arriver par les Vaisseaux le *Burnhopeide* et l'*Ottawa*, et qu'ils attendent de jour en jour par le *Lady Kinnaird*, de Londres, le reste de leur assortiment de printemps. Ils peuvent le recommander à l'examen des Connaisseurs et du public. On ne trouvera rien de mieux, sous le rapport du goût, de l'élégance et de la qualité.

Montréal, Mai 31, 1845.

## ÉCOLE COMMERCIALE,

A 10s. PAR MOIS.

À dater du 7 du courant, TOUS LES SOIRS, excepté les dimanches et fêtes, de 5 $\frac{1}{2}$  heures à 8 $\frac{1}{2}$  heures, dans la Classe No. 3, de la Grande Ecole des Frères ; (entrée : Rue Vitré, No. 1.) avec l'autorisation du Séminaire, je donnerai à la jeunesse Canadienne française, un COURS d'Anglais, de Calcul Usuel, de Tenue des Livres, etc., etc., proportionné à la force et aux désirs des élèves et des parents, chez lesquels je pourrai donner aussi des leçons particulières de plusieurs langues et autres branches d'instruction.

H. L. SHARING,  
de Londres.

8 juillet.

## ETABLISSEMENT CANADIEN D'HORLOGERIE, DE BIJOUTERIE ET D'ARTICLES DE FANTAISIE,

TENU PAR

M. L. P. BOIVIN,

BIJOUTIER, No. 80, RUE ST.-PAUL,

En face du Marché.

M. BOIVIN vient de recevoir d'Europe un assortiment étendu de Bijouterie, d'Horlogerie, etc. qu'il recommande à l'inspection des Dames et Messieurs de la ville et de la campagne.

Il comprend : Montres de dames et messieurs, en or et en argent, du goût le plus nouveau et de première qualité.

Chaînes en or françaises et anglaises.  
Tabatières d'argent, de Dames et Messieurs.  
Pendants d'oreilles.  
Épingles, épinglettes de corail et Cornaline, etc. etc.

Pendules de porcelaine avec vases à fleurs complets, formant la plus élégante garniture de corniche.  
Lunettes en or, argent et acier à verres concaves, convexes et colorés ; aussi toute espèce de verres de lunettes.

Une jolie collection, pour les amateurs, de Cannes, Cravaches, Fouets, montés en argent et en Ivoire ; ainsi qu'un assortiment de cuillères et de fourchettes en argent, qui sont aussi confectionnées à ordre selon les goûts.

M. B. se charge des réparations de pendules et de montres, simples et compliquées, françaises et anglaises, ainsi que de toute espèce de bijoux, qui seront exécutées avec soin et exactitude.

## Prospectus

DE LA

## SOCIÉTÉ MUTUELLE DE CONSTRUCTION DE MONTRÉAL.

Incorporée par acte du Parlement.

DIRECTEURS.

M. CASTLE, Ecr.  
J. T. BRONDGEEST, Ecr.  
J. M. TOBIN, Ecr.  
JOHN LEEMING, Ecr.  
ROBERT SCOTT, Ecr.

JOHN T. BADGLEY, Trésorier et Secrétaire  
GEORGE GRUNDY, Assistant-Secrétaire.  
W. N. CRAWFORD, Notaire Public.  
WILLIAM SPEARS, Inspecteur.

Actions de £100 et chaque souscription mensuelle de 10s. par action. Mise d'entrée, 2s. 6d. par action.

LE but de cette société est de permettre aux individus de placer leurs épargnes dans l'achat ou l'érection de bâtisses.

Un locataire dans l'espace de dix années paie à son propriétaire, en loyers, une somme égale à la valeur de la maison qu'il occupe, et cependant à l'expiration de ce temps, il n'a aucun intérêt dans la propriété. Mais en devenant membre de cette société, il peut acheter ou bâtir une maison par le moyen d'une avance ou prêt qui lui est fait dans ce but et pour cet objet, lequel prêt est repayable par instalements mensuels, qui ne sont que peu de chose, s'ils sont plus considérables, que le loyer qu'il serait autrement obligé de payer, avec cet avantage qu'il devient propriétaire en dix ou douze ans, et fréquemment en bien moins de temps.

Le fonctionnement de la société est comme suit : chaque membre paie une souscription mensuelle de dix chelins pour chaque action de £100 qu'il a prise ; ainsi celui qui possède une action peut emprunter ou acheter £100 et celui qui a pris cinq actions, £500, et ainsi de suite, en proportion du nombre d'actions qu'il possède. L'argent que la société aura à prêter, sera offert tous les mois au concours, et alors chaque membre aura l'occasion d'acheter jusqu'au montant de ses actions.

L'emprunteur ou l'acheteur, avant de recevoir le montant, doit déposer les particularités de ses sûretés, qui seront examinées et visitées par l'Inspecteur, qui fera aussi l'investigation des titres, et si tout est satisfaisant, l'argent est avancé, chargé toutefois au taux de six pour cent par an. Si l'emprunteur désire bâtir, l'argent lui est avancé selon et suivant les progrès de la bâtisse.

La plus grande sécurité et protection contre tout risque est ainsi offerte aux capitalistes en autant qu'aucune autre sûreté que celle des biens de fonds du des bâtisses ne sera reçue.

(Toute sûreté personnelle, quelque bonne qu'elle soit sous tous les rapports, ne sera prise dans aucun cas), mais le grand objet pécuniaire de cette Association, est de procurer aux individus qui ont peu de revenus et des revenus limités, les moyens par lesquels ils puissent placer une partie de leurs épargnes, d'une manière sûre, avantageuse et profitable, et d'offrir à ces classes des motifs qui peuvent les exciter à des habitudes industrieuses et d'économie, dans l'espérance de pouvoir, avec leurs épargnes, se procurer pour eux-mêmes et leurs familles, de confortables maisons.

En conséquence de la période avancée de la Session pendant laquelle cette société a obtenu son acte d'Incorporation, les livres de la Société ne pourront être ouverts pour la transaction des affaires, avant le premier Octobre prochain. Mais les personnes qui désireraient profiter des avantages qu'elle offre peuvent se procurer des copies de l'Acte d'Incorporation et des règlements de l'Association en s'adressant à Wm. N. Crawford, écuier, Notaire Public, rue St. Gabriel, qui recevra aussi les noms de ceux qui désirent devenir souscripteurs.

## Avis.

Pour la commodité des souscripteurs à la Société Mutuelle de Construction, et autres personnes, le soussigné a ouvert un LIVRE de REFERENCE ou MEMORANDUM des particularités, des lots vacants ou à vendre dans cette ville et ses environs. Les avantages de cette méthode, et pour le vendeur et l'acheteur, sont évidents et ceux qui désirent disposer des terrains, lots de terre, &c., sont respectueusement invités à fournir les descriptions, prix, &c., de leurs biens-fonds à

W. N. CRAWFORD, N. P.  
No. 25, Rue St. Gabriel.

Mai 12.

## Vins Français, &c., &c.

RECEMMENT importés par M. DeLAGRAVE, et à vendre par le Soussigné :

Fleur de Champagne, de Ruinart, père et fils,  
Do. do. Moët et Chardon, en petites et grosses bouteilles,

Vin de Pommard, en quarts de 30 gallons,

Do. do. de Volnay,

Do. do. de Beaune,

Do. do. Macon,

Château Laffitte, en barriques et en quarts,

Chambertin, en caisses d'une douzaine,

Hermitage, Rouge et Blanc, do.,

St. Péray Moussoux,

Do. Rosé, en grosses et petites bouteilles,

Château Grillé, en caisses d'une douzaine,

Cote-Rôtie do. do. do.

Château Laffitte, en grosses et petites bouteilles,

Frontignan Muscat, en bouteilles,

Lunelle do.

Sauterne do.

Chablis do.

Roussillon do.

Porto,

Liqueurs Fines, en caisses d'une douzaine,

Do, Curaçao de Hollande,

Absinthe Suisse,

Fromage de Gruyère,

Vanilles, Truffes, Pâtés de Foies gras, Petits Pois.

Attendus de jour en jour par le *Hanna, Lady Sale,*

et le *Suzana* :

Vins de Sauterne en quart de 30 gallons,

Chablis do. do.

Schuba, Buce, Champagne en petites bouteilles.

de Ruinart, Eau-de-Vie, de Champagne en caisses

d'une douzaine, Château Margot, et quelques douzaines

de supérieure Château Laffitte.

Tous ces vins peuvent être recommandés aux amateurs

comme de première qualité, la plus grande partie

venant directement de la célèbre maison de FLO-

RENTIN FAURE, de St. Peray, département de l'Ar-

deche en Bourgogne.

Pierre à Moulanges française très-grosse et de première

qualité, Moulanges toutes faites venant directement

de Laferté, de 5 pieds de diamètre.

Toile à Bluteau de Hollande.

Venant d'être débarqué du *Niagara* —

Quelques douzaines de CHAPEAUX FRAN-

CAIS pour hommes.

Attendus de jour en jour :—

Calices à coupe d'argent, Ciboires, Ostensoires

Encensoirs, Porte-Dieu, etc. Aussi divers autres ar-

ticles dans cette branche.

J. D. BERNARD.

19 juin.

L. BOYER,

DOCTEUR EN MÉDECINE,

34 Rue St. Denis.

## DR. D'ORSONNENS.

SECONDE porte à gauche sur la rue St. Louis, à son encoignure avec la rue Sanguinet.

## CHS. J. COURSOL,

Avocat,

Coin des Rues Ste. Vincent et Ste. Thérèse.

LA REVUE CANADIENNE paraîtra le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St.-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St.-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St.-Julien ; et chez MM. Fabre et Cie., et C.P. Leprohon. Libraires de cette ville.

Un an . . . . . 20 chelins.

Six mois . . . . . 10 ..

Trois mois . . . . . 5 ..

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (affranchies), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. LOVELL ET GIBSON, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

LOUIS O. LE TOURNEUX,  
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTRÉAL.  
IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.